

# BULLETIN DES ARMÉES

## DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES



### La Force et le Droit

Bien des gens vous diront, et peut-être avez-vous parfois dit comme eux :

« La lutte est entre la Force et le Droit. — Allemands, soldats de la Force; Français, soldats du Droit. »

Cette formule a un inconvénient. C'est de faire penser à la fable : *Le Loup et l'Agneau*. L'un avait pour lui la force, l'autre le droit. Grand merci !

Nous ne bêlons pas notre droit, nous ne voulons pas jouer le rôle de l'agneau.

Un instituteur, ayant fait apprendre cette fable à ses élèves, eut la malencontreuse idée de leur demander : « Eh bien ! mes enfants, lequel des deux préféreriez-vous : être le loup ou l'agneau ? » Il fut surpris de la réponse des enfants en chœur : « Le loup, monsieur, le loup ! »

Les enfants raisonnaient juste, en se plaçant dans les données de la fable, c'est-à-dire en supposant le monde humain régi par les lois du monde animal, de telle sorte que la force y soit tout. Dans ce cas, en effet, il n'y aurait plus de choix qu'entre manger et être mangés. Or ils ne veulent pas être mangés.

Mais la fable est la fable. La vérité, c'est qu'il y a une société humaine créée tout exprès pour échapper au genre de vie de la société animale. La brute agit par un instinct purement physique que rien ne modère : c'est une force de la nature. Le loup tue, comme l'oiseau vole, comme le poisson nage, comme la pierre tombe.

Mais il est un être vivant chez qui un grand développement de l'intelligence est venu limiter l'instinct et créer d'autres conditions d'existence. L'homme — après combien de siècles ! — a découvert une force supérieure à celle des muscles et des griffes.

Réunis dans une société, dans un cadre de plus en plus élargi — famille, clan, tribu, cité, nation — les hommes ont reconnu qu'il était possible et qu'il était nécessaire d'établir entre eux, au-dessus de la volonté de chacun, la volonté de tous; au-dessus de la force des individus, la force collective du groupe tout entier. Ainsi a grandi peu à peu cette puissance à laquelle toutes les autres ont fini par obéir et qui s'appelle la loi.

La loi, ce n'est pas le droit, à l'état d'idée ou de vœu, c'est le droit se faisant respecter, brisant toute résistance, plus fort que n'importe quelle force.

La loi, c'est la raison armée, je veux dire : c'est la raison imposant les règles à la société, et c'est la société prêtant main forte à la raison.

La loi — c'est-à-dire la substitution du régime humain au régime animal — chaque nation, petite ou grande, l'a imposée à tous ses membres. Mais le progrès s'est arrêté là.

Entre nations, les conflits se tranchent encore comme jadis ils se tranchaient entre citoyens dans la cité, entre tribus dans la province, entre provinces dans la nation par la force c'est-à-dire par la guerre

En attendant mieux, les peuples civilisés, pour atténuer les horreurs de la guerre, ont adopté une sorte de code contenant le veto du genre humain contre les atrocités dont est capable la bête humaine déchaînée. C'est le droit des gens. Il se compose des prescriptions dont l'origine remonte à la chevalerie du moyen âge, prescriptions d'honneur, de loyauté, de probité, de pitié et de respect pour la femme, l'enfant, le vieillard, le blessé, le prisonnier.

Jusqu'à nos jours, cet ensemble de lois n'avait pas trouvé de contradicteurs.

L'Allemagne les remet en question.

Elle viole la neutralité d'un pays après s'en être porté garante. Elle viole les contrats qu'elle a signés. Elle viole toutes les règles du droit des gens.

Bref, l'Allemagne en vient à diviser, non pas même la force du monde animal, mais spécialement celle des espèces carnassières qui lui semblent le chef-d'œuvre de la création et le modèle proposé aux hommes.

Les Alliés persistent à vouloir vivre en hommes et non en loups. Ils ne renient pas l'œuvre des siècles qui a fondé la société humaine : ils comptent sur la force de l'esprit pour dompter celle de la matière, sur la volonté raisonnable et juste pour écraser la brutalité, même outillée à la prussienne.

Ferdinand Buisson.

### LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE aux armées

Le Président de la République, accompagné du général de Langle de Cary, s'est rendu sur le front de Champagne, où il a parcouru, pendant plusieurs heures, nos premières positions, tranchées de tir, tranchées de soutien, abris des hommes, abris de mitrailleuses.

Il a ensuite visité, avec le général de Langle de Cary et le général Gouraud, des cantonnements, des baraquements et des ambulances.

Il a enfin passé en revue les troupes qui se sont si vaillamment comportées, du 9 au 12 février dernier, dans la défense du « Champignon » et de la « Pomme de terre ».

Il a remis des décorations de la Légion d'honneur, des médailles militaires et des Croix de guerre, aux officiers, sous-officiers et soldats qui avaient été signalés comme s'étant plus particulièrement distingués par leur bravoure.

### PAROLES FRANÇAISES

Nous devons, puisque le destin nous l'a imposé, achever la terrible et glorieuse besogne. Il faut libérer l'Europe et les générations futures. Il faut poursuivre la guerre pour assurer la paix et non songer à une paix qui préparerait la guerre.

LOUIS BARTHO.

### Un brillant Succès de nos aviateurs

Dans la même journée, sept appareils ennemis sont abattus par nos escadrilles de combat et de chasse, tandis qu'une section d'auto-canon détruit un Zeppelin.

La journée de lundi a été marquée par de nombreux combats aériens.

Au-dessus de Tagsdorf, est d'Altkirch, un de nos avions, attaquant de très près un fokker, a ouvert sur lui un feu de quinze cartouches. L'appareil ennemi a glissé sur l'aile droite, puis est tombé.

Dans la région d'Epinal, un albatros a été abattu par le tir de notre artillerie.

Dans la région de Bures, nord de la forêt de Parroy, un appareil allemand attaqué par deux des nôtres, s'est abattu dans nos lignes. Le pilote et le passager ont été tués.

Une escadrille de sept appareils français a livré combat à quatre avions ennemis dans la région de Vigneulles-les-Hattonchâtel. Deux de ces derniers ont été contraints d'atterrir. Les deux autres ont pris la fuite.

Des avions ennemis ont bombardé Fismes, Bar-le-Duc et Revigny.

Auprès de ce dernier point, l'escadrille ennemie, composée de quinze appareils a été assaillie par une de nos escadrilles de chasse et a dû livrer un combat au cours duquel un avion allemand a été abattu près de Givry-en-Argonne. Les deux aviateurs ont été faits prisonniers. Un second avion ennemi poursuivi a piqué brusquement dans ses lignes.

Un de nos groupes de bombardement, composé de dix-sept appareils, a lancé soixante-six obus de gros calibre sur le champ d'aviation d'Habsheim et sur la gare aux marchandises de Mulhouse.

Un autre groupe de vingt-huit appareils a jeté de nombreux projectiles sur la fabrique de munitions ennemie de Pagny-sur-Moselle.

A la suite de ces différentes opérations tous nos avions sont rentrés à leurs terrains d'atterrissage.

Un zeppelin en marche de Sainte-Menehould vers le sud a été abattu par la section d'auto-canon de Revigny. Traversé par un obus incendiaire, il est tombé en flammes aux environs de Brabant-le-Roi.

Une escadrille de cinq avions français a bombardé les dépôts de munitions ennemis du château de Martincourt et d'Azoudange (sud-ouest et sud-est de Dieuze).

### La fin du zeppelin.

C'est entre huit heures et demie et huit heures trois quarts du soir que nos postes d'écoute de première ligne signalaient lundi qu'un zeppelin était en marche de Sainte-Menehould vers le sud. Le dirigeable, qui faisait partie du parc aéronautique de l'armée du kronprinz,

ayant franchi nos lignes de l'Argonne venait de survoler Sainte-Menehould.

Le zeppelin avait toutes ses lumières éteintes et semblait voguer à 1,800 ou 2,000 mètres de hauteur. Il lutta contre le vent et avançait lentement.

Le dirigeable avait pris la direction de Revigny. Les auto-canon de cette station lui donnèrent aussitôt la chasse.

Dès qu'il est à bonne portée, la canonnade commence. Un obus à fusée éclate à l'arrière de la masse et l'illumine. Un autre obus passe plus au-dessus. Soudain, un obus incendiaire semble traverser le zeppelin et s'accrocher à son flanc droit. Le feu court bientôt tout le long du navire aérien et dessine la nacelle, le réseau et le corps du ballon. Une lueur rougeâtre s'élève lentement : l'embrasement est complet. Le dirigeable brûle sans aucun éclatement perceptible. Il descend peu à peu, illuminé par les morceaux d'enveloppe enflammés, qui se détachent successivement.

En touchant le sol, près de Brabant-le-Roi, petit village à 16 kilomètres de Bar-le-Duc et à 240 kilomètres de Paris, l'éclatement des bombes qui portait le zeppelin se produit. L'explosion est formidable. De tous côtés, une foule énorme accourt à travers champs dans une boue épaisse. Sur les routes, des phares d'autos surgissent de toutes parts. On s'embrasse, la joie est générale.

Sur le sol, le zeppelin n'est plus qu'un amas de débris informes, auxquels sont accrochés vingt à trente cadavres complètement nus. Seul un uniforme porte encore quelques loques de son uniforme.

D'après les documents trouvés, le dirigeable est le L-Z-77 (zeppelin de marine nouveau modèle).

A 15 kilomètres du premier zeppelin un autre suivait, qui a assisté à la catastrophe de son compagnon. Il a fait aussitôt demi-tour.

#### Points de chute des avions.

Vigneulles-les-Hattonchâtel (Meuse) est à 31 kilomètres au nord-est de Commercy, à 13 kilomètres de Saint-Mihiel.

Givry-en-Argonne (Marne), canton de Dommarin, est à 16 kilomètres au sud de Sainte-Menehould, ligne d'Amagne à Revigny.

Habsheim (Haute-Alsace), est à 8 kilomètres au sud-est de Mulhouse.

#### Une alerte à Paris.

Le gouvernement militaire de Paris a fait prévenir, lundi soir, vers huit heures, les usines de la banlieue d'avoir à restreindre leur éclairage. Une heure plus tard, Paris ne bénéficiait plus que d'un éclairage atténué. Les Halles se sont trouvées plongées dans une complète obscurité.

Les pompiers n'ont cependant pas traversé la ville en automobile, ainsi que cela se fait généralement lorsque des avions ennemis sont signalés sur Paris.

De source officielle, on déclare qu'il s'agit d'une « alerte de précaution ».

A onze heures et demie, la préfecture de police faisait annoncer que tout danger était conjuré, et l'éclairage était aussitôt rétabli.

### LA GUERRE AÉRIENNE

Un avion ennemi a lancé plusieurs bombes sur Dunkerque sans causer de dégâts. D'autres avions allemands ont lancé sur Lunéville, Dombasle, Nancy et Saint-Dié quelques projectiles qui n'ont causé que peu de dommages, mais à Saint-Dié, un habitant a été tué et sept ont été blessés.

Un zeppelin a survolé Lunéville lundi soir et jeté quelques bombes ; il n'y a que des dégâts matériels peu importants. Poursuivi par un avion, le zeppelin s'est dirigé vers Metz.

Quatre hydravions allemands ont survolé, le 20 février, la côte est et sud-est de l'Angleterre. Les deux premiers ont lancé 17 bombes sur le port de Lowestoft, petite ville du comté de Suffolk (34,000 habitants), sans faire aucune victime. Les deux autres ont bombardé différents points de la côte du Kent, en particulier la ville de Walmer où ils ont brisé des toits de maisons et où ils ont tué un homme.

Les aviateurs britanniques ont fait, le 20 février, un raid de nuit contre l'aérodrome de

Cambrai ; leurs bombes ont frappé les hangars et ont fait explosion à l'intérieur ; les avions sont rentrés indemnes. De plus, 26 avions ont attaqué le dépôt de Don ; il y a lieu de croire qu'ils ont causé des dégâts importants aux magasins et aux voies ferrées. Tous les appareils sont revenus sains et saufs.

Le 17 février, un avion qui survolait le camp des alliés à Salonique a été obligé d'atterrir ; l'avion de chasse français qui le poursuivait a blessé de cinq balles l'observateur et le pilote. L'aviatic et l'observateur ont été capturés, le pilote a pu s'enfuir.

Une escadrille italienne a fait un raid, le 17 février, sur la ville autrichienne de Laybach (Lubiana, en italien), qu'ils ont bombardée ; Laybach, en Carniole, est séparée du front italien par une distance de 75 kilomètres. Un appareil italien a été forcé d'atterrir, les autres sont rentrés indemnes.

Des avions autrichiens ont de nouveau survolé les villes de Brescia et de Milan. Il y a quelques morts et quelques blessés dans la population civile. Les dommages matériels sont insignifiants.

Vallona, en Albanie, et les installations italiennes des alentours ont été bombardées par des avions.

### Faits de guerre

DU 18 AU 22 FÉVRIER

#### En Belgique.

Dans la journée du 20 février, l'ennemi après avoir violemment bombardé nos positions, a tenté de franchir le canal de l'Yser dans la région de Steenstraete. Quelques groupes d'assauts ont pu parvenir jusqu'à notre tranchée de première ligne, d'où ils ont été chassés par une contre-attaque immédiate.

#### En Artois.

La guerre de mines a été particulièrement active au nord-ouest de la côte 140. Dans la journée du 18 nous avons fait exploser un fourneau sous une tranchée ennemie qui a subi de graves dégâts. Un autre fourneau a produit entre les lignes opposées un vaste entonnoir dont nous avons occupé la lèvre sud ; nous nous y sommes maintenus, en dépit d'une tentative de l'ennemi pour nous en chasser. Cette tentative a été arrêtée net par notre feu. Dans la journée du 19, nous avons fait exploser une mine sous un saillant ennemi qui a été bouleversé. Dans la nuit du 20 au 21, l'ennemi a tenté sans succès deux attaques locales à la grenade. A la fin de l'après-midi du 21, nos tranchées au nord-ouest de Givenchy ont subi un violent bombardement auquel nos batteries ont énergiquement répondu. L'ennemi, à la suite de ce bombardement, a effectué une forte attaque au cours de laquelle il a pu pénétrer dans nos tranchées de première ligne complètement bouleversées sur un front de 800 mètres, et en plusieurs points dans notre tranchée de doublement, dont à la suite d'une contre-attaque de notre part il n'occupe plus que quelques éléments. Nos tirs de barrage, nos feux d'infanterie et de mitrailleuses ont infligé des pertes considérables à l'ennemi, dont l'effectif peut être évalué à sept bataillons environ.

Au nord de Blangy, dans la nuit du 19 au 20, l'ennemi a tenté une petite attaque qui a été aisément repoussée ; dans la journée du 21, l'ennemi a fait sauter une mine dont il a essayé d'occuper l'entonnoir ; il en a été immédiatement chassé par une contre-attaque de nos troupes qui tiennent un des bords.

Dans la nuit du 21 au 22, l'ennemi a fait sauter au sud-est de Rocquincourt une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

#### Entre Somme et Oise.

Dans la journée du 18, notre artillerie, de concert avec l'artillerie britannique, a effectué des tirs de barrage qui ont fait avorter une attaque en préparation.

Dans la journée du 21, dans le secteur de Lihons, l'ennemi, après avoir dirigé sur nos lignes, sur un front de sept kilomètres, un

bombardement intense et des émissions successives de gaz suffoquants, a tenté de sortir de ses tranchées sur divers points. Il a été partout refoulé par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

#### Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a exécuté plusieurs tirs heureux. Dans la région de la ferme du Choléra, elle a bombardé avec succès un saillant de la ligne ennemie. Au nord de Vic-sur-Aisne, elle a pris sous son feu une colonne d'infanterie.

#### En Champagne et en Argonne.

Notre artillerie a efficacement bombardé les organisations ennemies à l'ouest de la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet, à l'est de Navarin et au nord de Tahure.

Nos batteries ont exécuté des tirs de destruction sur des ouvrages ennemis voisins de la route de Saint-Hubert et démolé plusieurs observatoires aux abords du bois de Cheppy.

A Vauquois, nous avons fait sauter deux mines qui ont bouleversé les travaux de l'ennemi.

#### Sur les Hauts-de-Meuse.

Dans toute la région de Verdun, les deux artilleries ont montré beaucoup d'activité.

A la fin de la journée du 21 février, l'ennemi a attaqué nos positions à l'est de Brabant-sur-Meuse, entre le bois d'Haumont et Herbebois. Il a pris pied dans quelques éléments de tranchées avancées et poussé par endroit jusqu'aux tranchées de doublement. Nos contre-attaques l'ont rejeté de ces dernières. Nous avons fait une cinquantaine de prisonniers.

Nos batteries ont bombardé les établissements ennemis vers Etain, Warcq et Saint-Hilaire, où elles ont allumé plusieurs incendies et provoqué une très violente explosion. Elles ont exécuté des tirs de destruction efficaces sur les organisations de l'ennemi, à l'ouest de la forêt d'Aprémont et au bois d'Ailly.

#### En Lorraine et dans les Vosges.

Nous avons bombardé les établissements de l'ennemi à Domèvre ; un incendie a été constaté.

Dans la journée du 21 février, l'ennemi a lancé un certain nombre d'obus sur Saint-Dié ; un habitant a été tué ; sept ont été blessés.

L'artillerie a été assez active sur le front Chapelotte, Ban-de-Sapt.

#### En Haute-Alsace.

Dans la journée du 18 février, l'ennemi, après une intense préparation d'artillerie, a dirigé une attaque sur nos positions au nord de Laritzen ; il a pu pénétrer un instant dans nos tranchées, mais il en a été immédiatement chassé par une contre-attaque. Dans la nuit du 21 au 22, deux attaques allemandes ont été repoussées à l'est de Seppois.

Notre artillerie a continué à bombarder les ouvrages ennemis à l'est de Seppois et de Laritzen.

### FRONT RUSSE

A Illuxt, nos alliés ont fait exploser cinq fourneaux de mine au-dessous de cinq blockhaus allemands. Une lutte acharnée s'est engagée pour la possession des entonnoirs qui finalement sont restés aux mains des Russes.

Des avions russes ont bombardé efficacement une gare et plusieurs camps ennemis.

Sur le Dniester, nos alliés ont fait sauter un camouflet qui a détruit les réseaux de fils de fer de l'ennemi, sa galerie de mines et ses retranchements blindés.

Dans la région d'Usieczko, une attaque autrichienne a été facilement repoussée.

Le tsar a passé en revue certaines unités du front occidental parmi lesquelles se trouve un corps sibérien. Il a exprimé la confiance que tout soldat est prêt à aider l'Empereur à remporter une victoire définitive et écrasante sur un ennemi acharné.

### FRONT ITALIEN

Dans la vallée de la Sugana, on signale quelques petites actions d'infanterie qui ont tourné à l'avantage des Italiens.

L'artillerie de nos alliés a bombardé Uggo-witz dans la vallée du Fella, où d'importantes mouvements de troupes et de transports étaient signalés.

## ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

**France et Angleterre.** — Prochainement, le lord-maire de Londres remettra à M. Cambon, pour être transmis à M. Poincaré, un magnifique volume et une adresse enluminée. Le volume renferme la reproduction des sceaux de presque toutes les villes et bourgs du Royaume-Uni, avec les signatures des lords-maires, des lords-prévôts, des maires et des prévôts.

L'adresse porte les armes des puissances de l'Entente, de Paris et de Londres. Elle exprime à M. Poincaré l'hommage et la gratitude respectueuse des signataires à la vaillante nation française, les sentiments de cordialité et d'admiration des populations britanniques pour sa bravoure. Les Anglais combattraient aux côtés des Français jusqu'à une paix durable et juste. Les signataires expriment le fervent espoir qu'une concorde éternelle régnera entre la France et l'Angleterre, « concorde fondée sur des sacrifices communs et cimentée par le sang de milliers d'hommes, les plus braves et les meilleurs des deux pays ».

**L'école normale supérieure.** — Depuis plus de quinze mois, l'hôpital de l'école normale vit soutenu uniquement par des dons volontaires. Ce sont des universitaires et des amis de l'université qui permettent à des soldats blessés d'être soignés dans la maison de Pasteur. Mais leurs ressources ne suffisent plus, et l'on a décidé d'organiser à la Comédie-Française une matinée au bénéfice de l'hôpital.

Le directeur de l'école, M. Ernest Lavisse, notre éminent collaborateur, écrit à ce propos, en rappelant que la maison de la rue d'Ulm donne des professeurs à nos lycées et des maîtres aux facultés :

« L'école normale est une école militaire. Depuis le mois d'août 1914, 293 élèves sont allés au front. Au 31 décembre 1915, 86 avaient été tués, 99 blessés ; 18 avaient disparu, 24 étaient prisonniers. Ces chiffres douloureux parlent haut : l'école a bien fait son devoir envers la patrie. »

La patrie n'oubliera pas le magnifique dévouement des normaliens.

**L'occupation de l'Achilleion.** — Dès que les premières chaloupes arrivèrent sur le quai de Corfou, un lieutenant de vaisseau accompagné de deux matelots torpilleurs mineurs et d'une douzaine d'alpins, fut chargé d'aller en auto jusqu'à l'Achilleion et d'occuper le palais de l'empereur Guillaume. Trois autos franchirent rapidement les dix kilomètres et, vers quatre heures et demie du matin, stopèrent devant les grilles impériales.

Le lieutenant se rend à la porte d'une maisonnette où loge l'intendant et voit une lumière filigran. Se retournant vers ses hommes il cria d'une voix de stentor : « Bataillon, halte ! Aussitôt la lumière s'éteint : « Bon, se dit-il, nous sommes attendus. » Il heurte à la porte et appelle : « Bontemps ! » (c'est le nom du régisseur).

Un vieux bonhomme apparaît à la fenêtre : « Que désirez-vous ? » — « Ouvrez immédiatement ! » Le vieux hésite... « Ouvrez, ou je fais sauter la porte. »

Cinq minutes se passent ; enfin la porte s'ouvre. Le lieutenant veut visiter. « C'est impossible, dit Bontemps ; l'électricité ne marche pas et il fait nuit. » — « Nous avons des lampes de poche, réplique l'officier. En avant ! »

Et la perquisition commença, aux premières lueurs du jour.

**La « Sabedilla ».** — Une information, qui a fait le tour de la presse, nous apprend que les Boches ont importé du Venezuela de grandes quantités de *sabedilla* pour la préparation des gaz asphyxiants et lacrymogènes.

*Sabedilla* est le terme espagnol et portugais, diminutif de *cebada* ou *sebada*, qui veut dire orge. C'est un produit bien connu dans la pharmacie française sous le nom *cevadille* ou *sabadille*. La *cevadille* est une plante de la famille des lis qui produit des graines très vénéneuses, d'une acreté excessive, brûlante, provoquant l'éternuement et les larmes et qui, appliquées à l'usage externe, produisent parfois des vertiges, des convulsions, des contractions mortelles. Elles contiennent un alcaloïde très violent, la *veratrine*, qu'un Allemand, Meissner, découvrit en 1818 et que nos deux grands phar-

maciens français, Pelletier et Caventou, retrouvèrent dans la racine de l'ellébore blanc.

La chimie infernale des Boches en a su tirer un parti qui n'a rien à voir avec le « soulagement de l'humanité souffrante ».

**Le sultan de la Grande-Comore.** — Nous avons annoncé la mort de Said-Ali, ancien sultan de la Grande-Comore (océan Indien), qui avait donné les plus grandes preuves de son dévouement à notre pays.

Said-Ali n'était point un inconnu pour les Parisiens. Il nous rendit visite, il y a six ans, en compagnie de son frère et de deux autres membres de sa famille ; les boulevards virent passer ces quatre personnages vêtus d'amples robes de velours et de soie brodées d'oreillons de cabochons en pierres précieuses, et coiffés de larges turbans, tenue qui rehaussait d'un pittoresque des « Mille et une nuits » la fière allure de ces hommes très grands au teint cuivré.

Said-Ali n'était venu que pour saluer M. Fallières et voir la tour Eiffel. M. Fallières lui donna la cravate de commandeur, et la tour Eiffel une vision de Paris qui lui parut suffisante. Il repartit, au bout de deux jours, satisfait et déclarant que désormais il mourrait heureux.

Quant à sa voisine, la sultane Salliana Machamba, qui régnait il y a encore quelques années sur l'île de Mohéli, elle épousa une fois devenue la pupille du Gouvernement français, le gendarme Paul qu'on lui avait donné comme garde du corps. M. et Mme Paul vivent parfaitement heureux dans un coin du Jura.

**La monnaie de fer.** — La pénurie de cuivre et de nickel oblige en ce moment le gouvernement allemand à faire frapper pour huit millions de marks, c'est-à-dire, environ dix millions de francs, de pièces divisionnaires en fer.

L'*Elektrotechnische Zeitschrift* donne quelques renseignements sur cette fabrication. L'emploi du fer, ou plus exactement de l'acier, n'était possible qu'à la condition de protéger ce métal contre la rouille par un procédé à la fois efficace et peu coûteux. Parmi les nombreuses méthodes essayées, on a choisi la *sherardisation*.

Ce procédé qui est économique et donne des résultats durables, consiste à disposer les objets à traiter — dans le cas actuel, les rondelles d'acier non encore frappées — à l'intérieur d'un récipient rempli de poussière de zinc. On chauffe le tout, et l'on maintient pendant un certain temps à une température un peu inférieure à celle de la fusion du zinc. Il se forme à la surface de la rondelle un alliage protecteur qui permet de la soumettre à la frappe, sans que la couche superficielle se fendille. Cette couche résiste très bien à la rouille.

Les Boches ne se sont d'ailleurs pas contentés de la monnaie de fer. Ils en sont déjà à la monnaie de singe.

**Chez les bêtes.** — Un gardien du jardin zoologique de Londres a observé l'attitude de ses pensionnaires durant les différents bombardements de la capitale par les zeppelins.

Les bêtes féroces se sont montrées agitées durant le premier raid ; les suivants les laissèrent indifférentes. Les cavicornes, en revanche, ont continué à redouter les dirigeables. Les bœufs, surtout, se livrent à des bonds désordonnés et ne se calment que lorsque l'aéronat a cessé de survoler la ville. Les volatiles se sont assez vite familiarisés avec le bruit des zeppelins. Au lieu de voler autour de leurs cages en poussant des cris perçants, comme ils le faisaient au début, ils restent placidement assis sur leurs barreaux. Seuls, les faisans donant des signes d'une grande inquiétude à l'approche des monstres du ciel : bien plus, ils les annoncent par leur agitation longtemps avant que l'oreille de l'homme puisse percevoir le bruit des moteurs.

« Je n'étais pas fatigué. » — Dans une parabole de Notre-Dame-de-Lorette, un poilu, travaillant à des gabbonnages avancés, portait sur l'épaule un sac de terre. Un obus éclata à dix pas et un énorme fragment arriva sur le poilu et lui enleva le sac.

— Merci, fait le brave en sortant sa pipe de sa poche... mais je n'étais pas fatigué.

## Le Poignard malais

(Suite et fin.)

— Voilà madame, justement. Madame, c'est monsieur qui n'est pas bien !

— Mais non, je n'ai rien ! Qu'est-ce qu'elle raconte ?... Allez... Allez à votre cuisine.

— Madame, j'ai dit à monsieur de M. Lucien...

— Qui est-ce qui vous avait priée de dire ça ? Allez... Et mêlez-vous de ce qui vous regarde... Allez !... Elle est insupportable. Elle t'a dit de Lucien ?

— Oui... Et c'est ce qui m'ennuie un peu. J'étais déjà mal à mon aise.

— Moi, ce n'est pas parce qu'il ne rentre pas que je suis ennuyée... Un garçon de son âge... Mais je t'avoue qu'il a des manières mystérieuses qui m'inquiètent... Si je te disais qu'il y a deux minutes, il est rentré avec précaution. J'étais dans l'antichambre. Je rangeais des choses dans le petit recoin qui est sous l'escalier. Il ne m'a pas vue, dans l'ombre. Mais je l'ai vu qui s'approchait de la panoplie, et qui raccrochait quelque chose à un clou... Mais qu'est-ce que tu as encore, Edmond ? Tu es blanc comme de la cire !

— Rien, rien... Mon malaise de tout à l'heure... Ça me reprend... Va t'en... Je préfère que tu me laisses seul...

— Par exemple !... Je vais te laisser seul quand tu n'es pas bien !

— Ce n'est rien, je te dis. Je suis énervé. Et de sentir qu'on s'occupe de moi, ça m'agace, ça me fait mal... Va t'en, ma petite, je t'en prie...

— Oh ! tu me fais de la peine, Edouard !...

— Mais, qu'est-ce que vous voulez encore, Clémence ?

— C'est qu'un qui demande après monsieur.

— Puisqu'on vous dit que monsieur n'est pas bien.

— C'est M. Méglin, le juge...

— Dites que monsieur est souffrant... Je vais voir ce qu'il te veut.

— Non, non. Faites-le entrer ici... Vous entendez, Clémence ? Allez... Et toi, laisse-nous !

— Comme tu me parles !...

— Pardonne-moi... Je t'en prie, laisse-nous. Il a peut-être quelque renseignement confidentiel à me demander... Ça pourrait le gêner de parler devant toi.

— Oh ! Je ne sais pas ce que tu as, Edouard... Tu me fais peur... Entrez, monsieur Méglin. Je vous laisse avec mon mari... A tout à l'heure...

— Monsieur Méglin, j'ai préféré, n'est-ce pas ? qu'elle ne soit pas là...

— Vous avez déjà vu votre fils, monsieur Moutier ?

— ...Pas encore.

— Mais vous êtes au courant de l'assassinat du château ?

— ...Oui.

— Toute la ville le sait déjà. C'est extraordinaire comme tout se divulgue... Alors, votre fils ne vous a rien dit ?...

— ...Non.

— Il m'a été d'un grand secours dans cette affaire-là. Nous avions dîné ensemble, et nous étions au théâtre, quand on est venu me chercher... Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous n'êtes pas bien ?... Vous me regardez d'un air effaré ?...

— Je vous demande pardon... Je ne sais pas si j'ai bien entendu... Je suis comme étourdi... Les paroles dansent... Vous me dites bien que vous avez passé toute la soirée d'hier avec mon fils ?

— Mais oui. Quand on est venu me chercher, il m'a accompagné au château. En

voyant la blessure, il s'est écrié : « Voilà une blessure qui a été faite avec un poignard malais. Mon père a une arme pareille dans sa panoplie... » Il est alors venu chercher cette arme ici, avec beaucoup de précautions. Il ne voulait pas vous réveiller. Et, surtout, il craignait de vous étonner en vous apprenant brusquement cette histoire sinistre. Il m'a donné le signal de la nuit qui vous a rendu ce singulier poignard, et qui devait en avoir sur lui d'autres semblables. Cet homme a été arrêté, tout à l'heure, à trois lieues d'ici. Il a fait des aveux complets ; mais j'avais besoin de votre déposition... Voilà votre fils... Moutier, votre père est au courant... Il est un peu souffrant, votre papa !

— Non, ce n'est rien... C'est de l'énervement... Je vous demande pardon de pleurer comme ça. C'est de l'énervement.

— Mais qu'est-ce que tu as, papa ?

— Rien, que je te dis... Embrasse-moi, mon petit garçon.

TRISTAN BERNARD.

## La Prise d'Erzeroum

La grande victoire remportée par nos alliés dans la haute Arménie a eu pour première conséquence un mouvement de recul des troupes turques sur tout le front, depuis le littoral de la mer Noire jusqu'au sud du lac de Van. Les Turcs, poursuivis de près par les vainqueurs, battent en retraite sur toute la ligne. Les troupes qui ont pu s'échapper d'Erzeroum sont en fuite dans la direction de l'ouest. Des détachements russes les poursuivent au milieu des rafales de neige, malgré le froid très vif, anéantissant ou faisant prisonniers les arrière-gardes et les traînards.

Le butin fait par nos alliés est considérable. Une quantité énorme de munitions de tous calibres, de nombreuses armes et mitrailleuses, un parc de pontonniers, plusieurs dizaines d'automobiles et 250 pièces de grosse artillerie sont tombés entre leurs mains.

Les pertes turques sont évaluées à 40,000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Au nord-ouest d'Erzeroum, la 34<sup>e</sup> division turque, déjà très épuisée, a été faite prisonnière avec toute son artillerie.

Plus au sud, à l'ouest du lac Van, les troupes russes ont pris d'assaut les villes de Mouch et d'Akhlat, séparant du groupe principal des forces turques, les troupes ennemies qui opéraient dans cette région.

Mouch est situé à environ 150 kilomètres au sud d'Erzeroum, sur un affluent de l'Euphrate. Elle compte 20,000 habitants, presque tous Arméniens. Sa possession, au croisement de plusieurs routes, au centre d'un pays riche, renforce la situation stratégique de nos alliés en Arménie.

Akhlat est située à 100 kilomètres à l'est de Mouch, sur les bords du lac de Van.

L'occupation de ces deux villes venant après la prise d'Erzeroum et la conquête de Van, que les Russes ont enlevé il y a déjà plusieurs mois, rend nos alliés maîtres de presque toute l'Arménie et aggrave singulièrement la situation des Turcs en Asie Mineure.

## A LA CHAMBRE

Les bénéfices de guerre. — La Chambre a achevé mardi la discussion du projet de loi créant une taxe extraordinaire sur les bénéfices exceptionnels de guerre. Le projet a été voté par 456 voix contre 1 après une courte déclaration de M. Ribot, ministre des finances.

« Je souhaite, a-t-il dit, que la loi soit votée rapidement, dans l'intérêt de l'union nationale. S'il y a désaccord sur les détails, il y a unani-

mité sur le principe. Tout le monde reconnaît que ceux qui ont fait des bénéfices exceptionnels pendant la guerre doivent supporter un impôt exceptionnel. Il faut que cette formule devienne le plus tôt possible une réalité. » (Applaudissements.)

## Petit théâtre de la guerre.

### « RIEN DE NOUVEAU »

La scène est à Constantinople.

ENVER-PACHA, à son chef d'état-major. — Vous avez ouvert les dépêches ? Avez-vous quelque chose à me signaler ce matin ?

L'OFFICIER. — Hélas, Excellence... J'ose à peine vous le dire... Erzeroum est tombée.

ENVER-PACHA. — C'est tout ?

L'OFFICIER. — Comment, c'est tout !... Mais tombée pour tout de bon, vous savez !... Les Russes l'occupent. Ils ont pris tous les forts... ENVER-PACHA. — Oh... des forts si anciens !

L'OFFICIER, continuant. — Avec 200 canons et toute l'artillerie de forteresse...

ENVER-PACHA. — Oh, une artillerie en si piteux état !

L'OFFICIER. — Mais toutes nos troupes sont en déroute !

ENVER-PACHA. — Ce n'est pas la première fois.

L'OFFICIER. — La 34<sup>e</sup> division a été capturée.

ENVER-PACHA. — Eh bien, elle ne le sera plus à l'avenir.

L'OFFICIER. — Et enfin les Russes, continuant leur marche, ont emporté d'assaut les villes de Mouch et d'Akhlat.

ENVER-PACHA. — Des villes de province... C'est sans importance... Vous n'avez rien de plus intéressant à m'annoncer ?

L'OFFICIER, abasourdi. — Ma foi, non... heureusement !

ENVER-PACHA. — Alors, mettez dans le communiqué : « Rien de nouveau sur le front du Caucase. »

C. F.

## L'UNION FRANCO-ITALIENNE

De grandes fêtes de bienfaisance, au bénéfice des blessés des armées françaises et italiennes, ont été organisées à Nice. M. Tittoni, l'éminent ambassadeur d'Italie à Paris, y assistait.

Répondant au maire de Nice, qui lui souhaitait la bienvenue, M. Tittoni a prononcé un discours dont voici la conclusion :

Cette guerre a été pour la civilisation une tâche qui ne peut être effacée que d'une seule manière : par la réintégration de la justice et du droit, par une paix qui garantisse l'humanité, sinon pour toujours, au moins pour longtemps, contre la répétition d'une semblable catastrophe. C'est la paix que nous invoquons et pour laquelle nous combattons. Nous ne déposerons pas les armes avant de l'avoir obtenue.

Un banquet a suivi cette réception. Il y a été donné lecture de la dépêche suivante, adressée par M. Briand, président du conseil, ministre des affaires étrangères, à M. Louis Gassin, président du comité des fêtes franco-italiennes de Nice :

J'aurais voulu pouvoir me joindre en personne à tous les bons Français qui acclameront aujourd'hui, à Nice, les représentants de la nation italienne qui combat aux côtés des Alliés pour la cause de l'humanité, de la civilisation et du droit. Le sentiment charitable dont s'inspirent les fêtes préparées au profit des admirables soldats français et italiens justifie leur éclat ; elles répondent comme un écho chaleureux aux manifestations dont j'ai rapporté d'Italie un inoubliable souvenir.

## VISITE DE PARLEMENTAIRES ANGLAIS

La délégation britannique du comité inter-parlementaire franco-anglais, qui comprend des représentants de la Chambre des lords et de la Chambre des communes sous la présidence de lord Bryce, est arrivée à Paris dimanche soir.

### A la présidence du conseil.

Elle a été reçue lundi matin au ministère des affaires étrangères par M. Briand, président du conseil, à qui elle a été présentée par M. Stephen Pichon.

Le président du conseil a souhaité la bienvenue aux membres du parlement britannique et souligné l'importance de l'œuvre qu'ils viennent accomplir en France.

Le concours des délégués anglais, a ajouté M. Briand, est précieux pour le développement de l'action des deux pays, qui ont déjà réalisé une entente si féconde. Nous pouvons attendre de la présence en France des représentants du parlement anglais un développement futur considérable des relations interalliées.

### A l'Élysée.

Les membres de la délégation anglaise, en compagnie de M. Briand et des membres du bureau français de la commission, se sont ensuite rendus à l'Élysée où ils ont été reçus par le Président de la République.

M. Raymond Poincaré, dans une allocution qui a produit une très grande impression, a rappelé le rôle joué par la Grande-Bretagne depuis la guerre. Il a montré que, si la France a fait d'héroïques sacrifices pour repousser un ennemi dont le monstrueux effort est brisé désormais, l'Angleterre a fait plus encore en bouleversant ses traditions et en devenant une grande puissance militaire, comme elle était une grande puissance maritime.

— Cela, a dit le Président de la République, nous ne l'oublierons jamais !

M. Raymond Poincaré a terminé en déclarant que les bonnes relations entre les alliés avaient pour premier résultat de permettre une poursuite toujours plus énergique du but commun.

Lord Bryce, dans une réponse émouvante, a célébré le passé glorieux de la France. Il a fait ressortir la différence du rôle joué dans l'Histoire par l'Allemagne, dont il a flétri, en termes véhéments, « les méthodes de guerre honteuses, qui sont une offense à la dignité du genre humain ». Il a terminé ainsi :

Le pacte signé par les puissances alliées n'est que l'expression protocolaire d'un vœu solennel enraciné dans les cœurs de nos peuples, vœu de poursuivre cette guerre jusqu'à la victoire qui couronnera le glaive de la justice, en assurant la paix future de l'Europe.

### Au Sénat.

L'après-midi, la délégation britannique a été reçue au Luxembourg.

M. Antonin Dubost, président du Sénat, a souligné l'importance de cette visite qui signifie que « nos deux pays se sont enfin compris, qu'entre les fils des deux grandes révolutions modernes, entre les deux puissances civilisatrices de l'Occident, désormais il n'y a plus de détroit ». Il a terminé par ces mots :

Le peuple français a vu chez vous 3 millions de volontaires, dont les foyers n'étaient pas menacés, aller au-devant de la mort pour des idées, pour l'honneur de la signature nationale, et, dès lors, il connaît ce qu'il y a en vous de plus grand et de plus beau : la grandeur et la beauté morales !

Je vous prie de le redire à vos compatriotes, en leur portant l'expression sincère de notre amitié, et de leur répéter, en même temps, —

ce que, sans doute, ils n'ignorent déjà plus, — qu'il y a aussi une ténacité française.

Le comte Desart a remercié au nom de ses collègues.

### A la Chambre.

Mardi après-midi, la délégation a été reçue au Palais-Bourbon. M. Paul Deschanel s'est félicité d'une visite qui rapproche les assemblées parlementaires des deux peuples.

Jamais cette intimité ne fut plus nécessaire. Le génie de l'Angleterre et celui de la France se complètent, se fécondent, s'aimantent l'un l'autre. Tous deux se prêtent avec une magnifique souplesse aux efforts imprévus de la plus terrible des guerres. Ensemble, ils protègent la civilisation, menacée par un retour effroyable de la barbarie ; ensemble, — avec nos chers et vaillants alliés, — ils sauveront l'honneur de l'humanité. Vive l'Angleterre et vive la France, unies à jamais dans la justice !

MM. Stuart Wortly et O'Connor ont répondu à cette allocution et proclamé la volonté de leurs compatriotes de lutter jusqu'au bout pour le triomphe de la liberté et de la justice.

### La première séance plénière.

La première séance plénière de la commission extraparlamentaire a eu lieu sous la présidence de M. Georges Clemenceau, ayant à sa droite lord Bryce et à sa gauche M. Georges Leygues.

Lord Bryce a dit l'admiration de ses concitoyens pour les hauts faits du soldat français et pour l'attitude également héroïque de notre population civile, particulièrement pour l'héroïsme des femmes françaises. Il a proclamé sa foi dans « une victoire décisive par quoi l'inviolabilité du territoire français sera garantie à jamais ».

M. Clemenceau s'est félicité de cette réunion des parlementaires de France et de Grande-Bretagne qui atteste la volonté unie des deux pays pour poursuivre jusqu'à la victoire définitive la guerre imposée par l'Allemagne. Il a ajouté :

Les temps veulent de l'action, et civils et militaires, des deux côtés du détroit, sont à l'action. Es y resterez-vous, quoi qu'il puisse arriver, jusqu'au bout. Jusqu'au bout ! Vous entendez bien. Avec l'autorité qui lui appartient, lord Desart, hier, a prononcé cette parole définitive. C'est délibéré, c'est voulu, c'est juré. Nous donnons nos enfants, nous donnerons nos biens, tout, tout, et la cause magnifiquement de l'indépendance des peuples et de la dignité de l'homme porte en elle-même une telle récompense qu'en dépit des plus douloureux sacrifices, nous ne nous plaindrons jamais qu'il ait fallu trop donner.

Nous n'avons pas voulu la guerre, ni les uns ni les autres, et nous la voulons tous deux maintenant, comme nos bons alliés ; et nous la voulons bien, et nous la voudrions aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour que la victoire totale — totale, vous entendez — nous paye et paye nos généreux fils de flots de sang tels qu'aucune terre de l'histoire n'en avait jamais bus.

### LES « ENFANTS D'HONNEUR » DE PARIS

L'inspection de six bataillons d'adolescents des écoles de la ville de Paris, créés dès le début des hostilités, par M. D. Sédé, inspecteur d'éducation physique, sous les auspices du conseil municipal et la haute autorité de la direction de l'enseignement primaire, a eu lieu jeudi après-midi sur la place du Carrousel.

Après l'exécution d'un défilé et de différentes manœuvres, une revue a été passée, puis les futurs soldats, que le préfet de la Seine a appelés les « Enfants d'honneur de la ville de Paris », sont partis allègrement, sous la direction de leurs professeurs de gymnastique, en marche militaire, aux environs de Paris.

Depuis le commencement de l'instruction, 800 kilomètres ont été parcourus à ces marches militaires du jeudi ; il faut souhaiter que tous nos écoliers, dont les parents sont retenus sur le front ou à l'atelier, suivent ce salutaire, hygiénique et patriotique exemple.

## Pièces à dire.

### LES TROIS COULEURS

Dans le bleu lointain, le soleil se lève  
Et son disque rouge empourpre le ciel.  
Sur la plaine blanche où la nuit s'achève,  
La vie apparaît après l'irréel.

L'ardente rumeur du camp qui s'éveille,  
Monte au jour naissant tissé de vapeurs.  
Seul, là-bas, le fleuve encore sommeille,  
Mollement bercé dans les trois couleurs.

Chacun se prépare à la grande lutte,  
Car le colonel, à son régiment  
A dit : « Voyez-vous là-bas cette butte,  
De l'autre côté du fleuve d'argent ?  
Il faut que ce soir, après la bataille,  
Une fois de plus nous soyons vainqueurs  
Et sur le sommet, malgré la mitraille,  
Le soleil couchant voie nos trois couleurs ! »

Le signal donné, la lutte commence ;  
Tous les bataillons se sont ébranlés ;  
Un vacarme affreux succède au silence,  
Le fer et le feu se sont déchainés !  
Le sous-lieutenant qui porte l'emblème,  
Un tout jeune gars, brave les fureurs  
Qu'il a contre lui et marche quand même,  
Agitant les plis de nos trois couleurs.

Le fleuve est passé ; plus âpre et plus dure  
La lutte grandit ; le sous-lieutenant  
A déjà reçu plus d'une blessure.  
Qu'importe ! Il se dresse et marche en avant.  
Parfois affaibli, le héros chancelle ;  
L'assaut formidable est peuplé d'horreurs !  
Il marche toujours, la gloire l'appelle ;  
C'est votre gardien, chères trois couleurs !

On a terminé la pénible tâche ;  
Tout le régiment est là, fier et beau.  
Au sommet du mont flottent dans l'espace  
Et claquent au vent, les plis du drapeau.  
Le jeune officier, très calme et très digne,  
L'a placé bien haut, mais les yeux en pleurs  
Tous sont arrêtés, car le chant du cygne  
Vient de retentir : « Gloire aux trois couleurs ! »

C'est le dernier cri du héros superbe,  
Du porte-drapeau qui vient de mourir.  
Son devoir fini, il tombe dans l'herbe.  
Le vieux colonel vient dire au martyr :  
« Sois heureux, enfant, car ta mort est belle !  
Le ciel t'a donné toutes ses faveurs ;  
Tu es, conquérant la gloire immortelle,  
Mort au champ d'honneur, près des trois couleurs ! »

Sergent JULIEN CASTANIER,  
sur le front.

### LES JEUX DE LA TRANCHEE

Mot en triangle.

Siège. — Animal. — Adverbe. — Consonne.

Dévinette.

Je suis prénom ; retournez-moi, je reste prénom.

SOLUTIONS DU N° 177

Charade.

Part. Halle. Allé. Pipe. Aide. Parallélépipède.

Rébus.

G grand, A petit. = J'ai grand appétit.

Dévinette.

Un cigare allumé.

Métagramme.

Houille. Mouille. Pouille. Rouille. Douille.

## Le Théâtre au Front

Les généraux de Louis XIV et de Louis XV, quand les opérations chômaient, réclamaient qu'on leur expédiât de Versailles les comédiens ordinaires de Sa Majesté et même les corps de ballets.

Les poilus de la République n'ont pas eu besoin d'appeler à eux les innombrables acteurs de Paris, qui, sauf les pères nobles et les traîtres, doivent être d'ailleurs tous mobilisés ; ils ont composé eux-mêmes leurs spectacles. Les revues ont foisonné dans les cantonnements de repos. Et la première se donnait au son du canon.

L'une de ces revues mettait en scène Cyrano de Bergerac, qui représentait le soldat de l'ancienne France, et un général de l'Empire. Ces deux guerriers faisaient surenchère d'héroïsme, rappelant chacun leurs exploits, quand survint le poilu de 1915 qui recommandait la tirade de Flambeau :

Le grenadier Bridet, du... corps,  
Se bat depuis des mois, joyeux, et vit encor.  
Né de papa breton et de maman lorraine,  
Parti dès le 2 août des rives de la Seine...

Il énumérait ses campagnes, puis, se tournant vers Cyrano :

Nos poètes à nous, ce sont, mon capitaine,  
Ces Saint-Cyriens encor enfants, soldats à peine,  
Qui, pour aller au feu, ajustaient leurs gants blancs,  
N'ayant que leur plumet au shako de tremblant.

Une autre revue, composée et jouée par des soldats du... régiment d'infanterie, ne s'est pas contentée des feux de la rampe ; elle a eu les honneurs du feu. On avait dressé les planches : un vrai petit théâtre de Guignol, avec un rideau représentant Marseille et la Grande Bleue (le régiment étant presque tout entier de la côte d'Azur), en arrière d'un village complètement détruit par les bombardements, à 800 mètres des tranchées boches. Au cours de la première représentation, comme l'un des acteurs tenait le rôle d'un de ces mercantils qui assiègent les cantonnements de repos, trois obus passèrent au-dessus de l'assemblée et éclatèrent un peu plus loin ; le comédien qui faisait son boniment de marchand, ne perdant pas la carte, ajouta :

Et trois obus par-dessus le marché.

Les couplets de l'embusqué étaient parmi les meilleurs.

Un embusqué qui rejoignait le régiment ne manquait pas de raconter son histoire. Elle n'était pas gaie, comme on aurait pu croire. Etre embusqué, c'est, déclare-t-il, le pire des métiers, car il faut les savoir tous :

D'abord je fus secrétaire  
Dans un vagu' ministère,  
Puis ensuite je tournais des obus,  
Après, je fus conducteur d'autobus...

Et c'est toute une série de mésaventures : le pauvre embusqué a peur de tout, de ses parents, de ses amis, de la foule, de sa femme, de lui-même, et il ne trouve de repos qu'au régiment.

A l'embusqué succède le permissionnaire qui revient de Paris. A Paris, déclare-t-il, il y a trop de théâtres où l'on joue de « fines comédies » pour le plaisir de « quelques dames bien nippées, de vieux gags et de non-mobilisés ».

On voit dans les cafés-concerts,  
Qui sont nombreux dans notre capitale,  
Des revuett' que tous les soirs on sert,  
Pendant qu'ici, l'artilleur meurt dans un râle.

Dans les bous-bouis et dans tous les beuglants,  
Sur la scène des femmes montrent leurs formes,  
Sous la lumière des lustres étincelants,  
Certains ratés attendent des cas de réforme.

Quant aux auteurs, ils sont perdus dans cet anonymat glorieux de l'armée où se confondent, pour le succès final, les chefs et les soldats.

## CORRESPONDANCE MILITAIRE

## I. — ADRESSER DES CORRESPONDANCES

Les troupes en opérations sont, pour le service de la correspondance, groupées en secteurs postaux désignés par des numéros d'ordre et desservis par des bureaux de poste militaires.

Pour recevoir régulièrement les lettres et les paquets, les militaires doivent donner à leurs correspondants une adresse précise, mentionnant le corps (régiment, bataillon formant corps, etc.), l'unité (compagnie, escadron, batterie, etc.), et le secteur postal.

Chaque chef d'unité fait donner les indications nécessaires à ce sujet aux hommes arrivant sur le front.

## Exemples :

Monsieur MARTEL (Louis),  
soldat au x... escadron du train,  
9<sup>e</sup> compagnie — C.V.A.D. section n° 2, groupe 22  
Secteur postal n° 160.

Monsieur LÉONARD (Charles),  
soldat au x... rég. d'infanterie,  
4<sup>e</sup> compagnie — 2<sup>e</sup> section  
Secteur postal n° 115.

Correspondance pour Paris. — Sur les lettres qu'ils adressent à Paris, les militaires du front doivent, autant que possible, indiquer le numéro de l'arrondissement.

## II. — INTERDICTIONS

## Il est interdit :

a) A tous les militaires de la zone des armées :

1<sup>o</sup> De donner des renseignements, dans leur correspondance privée, sur l'emplacement, les mouvements, l'effectif des troupes, la nature, l'importance des travaux ou ouvrages de défense; de parler des opérations projetées; de donner des détails géographiques ou militaires sur celles qui ont eu lieu; de citer les noms des officiers généraux sous les ordres desquels ils sont placés; en un mot, de fournir des indications qui, parvenant à la connaissance de l'ennemi, pourraient être mises à profit par lui;

2<sup>o</sup> De correspondre avec les prisonniers de guerre en Allemagne;

3<sup>o</sup> D'expédier sous enveloppe non affranchie des journaux, prospectus, circulaires commerciales et imprimés divers;

4<sup>o</sup> De se charger, à l'occasion d'un déplacement (permission, mutation, mission, etc.), de transporter de la correspondance pour un tiers.

b) Aux militaires relevant des secteurs postaux :

1<sup>o</sup> De mentionner dans leur correspondance la localité où ils se trouvent;

2<sup>o</sup> D'expédier des cartes postales illustrées représentant des localités ou des points de vue pris dans la zone des armées, avec ou sans indication du lieu représenté;

3<sup>o</sup> D'indiquer dans leur adresse postale la brigade, la division, le corps d'armée ou l'armée dont ils font partie (exception faite pour les militaires des états-majors, lorsqu'ils ne peuvent se dispenser de donner l'une de ces indications);

4<sup>o</sup> De recourir à la poste civile pour expédier ou recevoir de la correspondance ou des envois quelconques.

Les manquements révélés par les commissions de contrôle donnent lieu à sanctions disciplinaires.

## III. — DÉPÔT DE LA CORRESPONDANCE

Les militaires relevant d'un secteur postal déposent leur correspondance soit dans les boîtes des bureaux de la poste militaire, soit dans les boîtes supplémentaires à eux réservées dans les cantonnements, soit en un local fixé par le commandant de l'unité, ou encore entre les mains des vaguemestres ou de leurs aides.

Les militaires des corps de troupes ou unités qui ne relèvent pas d'un secteur postal, et ceux des formations sanitaires dans le même cas, déposent leur correspondance dans les conditions indiquées par le chef de leur unité, pour qu'elle soit revêtue, avant remise à la poste civile, d'un timbre humide attestant son origine militaire et valant dispense d'affranchissement.

Les automobilistes attachés à une unité relevant d'un secteur postal ne peuvent, hors le cas où ils se trouvent en déplacement dans

une zone où il n'existe pas de bureau de poste militaire, déposer aucune correspondance à la poste civile; ceux qui font partie d'un groupement non rattaché à un bureau de payeur, mais ayant à sa disposition exclusive une boîte aux lettres relevée par un vaguemestre, doivent, quand ils seront à leur poste d'attache, déposer leur correspondance dans cette boîte. Dans les autres cas, les automobilistes sont autorisés à faire usage de la franchise, leur correspondance expédiée par le service civil doit être frappée du timbre militaire de l'unité à laquelle ils appartiennent.

Les permissionnaires qui veulent expédier en franchise des correspondances d'une gare où ils s'arrêtent, en cours de route, les remettent au planton chargé, par le commissaire militaire de la gare, de recueillir ces correspondances pour être frappées de son timbre.

Les militaires isolés (travailleurs divers, gardes-voies, etc.) sont instruits par leurs chefs des conditions dans lesquelles ils doivent remettre la correspondance à expédier, pour qu'elle soit transmise en franchise.

## POLITIQUE EXTÉRIEURE

## Le général Sarraïl chez le roi de Grèce.

Le général Sarraïl a fait, lundi, une visite à Athènes, où il a été reçu en audience pendant une heure par le roi Constantin. La population d'Athènes a fait un accueil chaleureux au commandant en chef de l'armée d'Orient.

Le roi a dit au correspondant de l'Associated Press qu'il était enchanté du résultat de son entrevue avec le général Sarraïl, laquelle était un premier pas en vue de faire disparaître les différends entre la Grèce et l'Entente et d'atténuer les causes de friction. Le roi a ajouté avoir déclaré au général Sarraïl, comme précédemment à lord Kitchener et à M. Denys Cochin, que les puissances de l'Entente ne devaient craindre à aucun moment une action hostile de l'armée grecque.

## Au ministère belge.

M. Vandervelde, ministre d'Etat dans le cabinet belge, est chargé spécialement de toutes les questions concernant l'approvisionnement des magasins de l'intendance, le contrôle des opérations administratives et la comptabilité des services extérieurs; à l'exception des services de l'armée de campagne, des services hospitaliers et des services du délégué du ministre de la guerre à Paris.

## Les dépenses de guerre en Angleterre.

La Chambre des communes a voté lundi les nouveaux crédits demandés par le gouvernement britannique et qui s'élèvent à 10 milliards et demi de francs.

M. Asquith a dressé le bilan des dépenses de guerre depuis l'ouverture des hostilités. Les crédits votés depuis le début de la guerre, y compris ceux qui viennent d'être demandés, atteignent 52 milliards pour l'Angleterre.

Les dépenses journalières n'ont pas cessé de progresser : du 1<sup>er</sup> avril 1915 au 17 juillet, elles furent de 70 millions par jour; du 13 juillet au 11 septembre, de 87 millions et demi; du 12 septembre au 6 novembre, de 108,750,000 fr., et du 7 novembre au 17 février, elles varièrent entre 107 millions et demi et 110 millions. Les dépenses quotidiennes se montent en ce moment à 125 millions.

## Le nouveau cabinet luxembourgeois.

Un ministère d'union nationale est constitué au Luxembourg sous la présidence du conseiller d'Etat libéral, M. Thorn. Les chefs du parti catholique et du parti socialiste font partie du cabinet.

## EN ZIG-ZAG

Le général de Gallifet ne tenait pas à bavarder avec les interviewers :

— Mon général, demandait l'un d'eux, si nous avions la guerre, est-il permis de vous demander quel serait votre rôle ?

— Monsieur, lui répondit-il, je serais employé contre les Prussiens.

## BLOC-NOTES

— C'est le 18 février qu'a commencé la quatrième année du septennat de M. Raymond Poincaré.

— Le roi d'Angleterre, étant complètement remis des suites de son accident de cheval, les médecins lui ont permis de reprendre ses occupations, notamment ses visites dans les camps d'instruction.

— MM. Sembat et Painlevé, ministres français, ainsi que plusieurs personnalités politiques, sont arrivés à Londres lundi soir. M. Painlevé a rendu visite à lord Kitchener.

— M<sup>me</sup> Raymond Poincaré a visité samedi une des salles du « Foyer des blessés », installée à l'hôpital Saint-Antoine. Elle a été reçue à son arrivée par de nombreux personnalités officielles et le personnel médical de l'établissement. M<sup>me</sup> Poincaré s'est vivement intéressée à cette œuvre.

— Le nouvel ambassadeur du Japon en France, M. Kushihiro Matsui, est arrivé mardi matin à Paris, avec les membres de sa famille et les personnes de sa suite.

— Le général sir Arthur Paget vient de partir pour la Russie, où il va offrir au tsar, au nom du roi d'Angleterre, le bâton de maréchal de l'armée anglaise.

— A la suite des succès remportés dans le Caucase, le tsar a nommé le grand-duc Nicolas Nicolaievitch « ataman d'honneur » des cosaques de Terz (cosaques du Caucase).

— La Seine déborde à Bar-sur-Seine et inonde les propriétés voisines. Les communications sont coupées avec les communes de Merrey et de Ville-sur-Arce.

— En Angleterre, tous les célibataires âgés de dix-neuf ans sont appelés sous les drapeaux.

— A Kingsport (Etats-Unis), une grande fabrique de munitions a été détruite par un incendie. Les pertes sont évaluées à un million de dollars.

— On annonce la mort de M. Paul Roux, ancien député des Basses-Alpes; de M. Danelle-Bernardin, sénateur de la Haute-Marne; de M. Jaluzot, ancien député; du général Eugène Jannot, du cadre de réserve; de M. François Pavie, député d'Embrun; de M. Vignaux, le champion du billard.

— Après de longues recherches, les Japonais ont découvert le trésor entré par les Allemands avant la prise de Tsing-Tao.

— Depuis quelques jours, on a embauché à la caserne Toussier, à Marseille, où loge le 15<sup>e</sup> escadron du train des équipages, cinq femmes-cuisinières, épouses ou mères de mobilisés. Elles reçoivent 2 fr. 50 par jour. Elles font la popote aux soldats.

— Le théâtre aux armées vient de donner trois représentations dans les cantonnements du Nord.

— La cathédrale de Bauport (Canada) a été complètement incendiée. Les habitants sont persuadés que l'incendie a été allumé par des germanophiles; des lettres de menaces avaient été envoyées à la cure.

— Les professeurs d'enseignement secondaire d'Italie réunis en assemblée à Mantoue, ont décidé d'exclure tous les livres et manuels scolaires, ainsi que tout le matériel scientifique provenant d'Allemagne.

— C'est dans les premiers jours d'avril que sera émis, par la Banque de France, le nouveau billet de dix francs. La vignette du billet est l'œuvre du peintre Duval et du graveur Romagnol.

— On mande de Sofia que le consul de Bulgarie à Salonique, qui avait été arrêté par l'autorité militaire française, puis relâché, est rentré à Sofia avec son personnel.

— Mardi matin à eu lieu, à Vincennes, l'exécution du nommé Del Passi, qui avait été condamné à mort le 5 janvier, par le troisième conseil de guerre, pour espionnage.

— A Hambourg, il s'est produit un raz-de-marée tel qu'on n'en avait pas vu depuis cent ans; les dégâts sont énormes; la ville basse est complètement inondée.

## UNE AMBULANCE AMÉRICAINE

Son arrivée à Pont-à-Mousson. — C'est aux environs du 20 avril 1915 que les Russipontains virent circuler, pour la première fois, dans les rues de la ville, des voitures automobiles portant, sur les côtés, une bande sur laquelle on lisait : « American ambulance ».

Ces voitures étaient conduites par des chauffeurs au visage rasé, revêtus d'un costume couleur réséda, avec boutons portant une petite croix de Genève. Elles étaient très légères et rapides, bien assises sur de bons ressorts et recouvertes d'une bâche imperméable, où s'établait sur chaque face, bien visibles, des croix de Genève, emblème des services de santé.

On apprenait que c'était une section sanitaire automobile américaine qui s'installait à Pont-à-Mousson, sur la ligne de feu, pour assurer le transport de nos blessés depuis le champ de bataille jusqu'à différentes installations sanitaires de la ville. Elles servaient également au transport de ceux de ces blessés qui, après avoir reçu ici les premiers soins, étaient dirigés sur la gare d'évacuation.

Tout au début, ces voitures circulaient au nombre de trois ou quatre et venaient de Dieulouard, où était installé leur garage, leur parc. Peu à peu, leur nombre s'augmenta et atteignit le chiffre de 25; la plupart provenaient des usines « Ford »; quelques-unes, plus puissantes (marques « Pierce-Arrow » et « Hotchkiss »), d'une valeur de 50,000 fr. au bas mot, firent leur apparition par la suite et étaient destinées pour recevoir les grands blessés. Les « Ford », plus petites et très pratiques, étaient, si on peut employer ce terme, les voitures « volantes » qui couraient par toutes les routes et tous les chemins. Elles sont munies de brancards pour les blessés qui ne peuvent demeurer assis et sont construites pour recevoir sept blessés assis ou trois blessés couchés et deux assis.

Par qui ces voitures étaient-elles conduites ? — Tous les chauffeurs, en un mot tout le personnel composant la section installée ici, sous le n° 2, sont des libres citoyens de la grande République des Etats-Unis d'Amérique. Ce sont tous des volontaires et, chose à la fois étonnante et admirable vraiment, il n'est pas parmi eux quelques-uns qui sont mariés. Ce sont pour la plupart des étudiants qui sortent en majeure partie de la célèbre université d'Harvard; on y rencontre aussi quelques ingénieurs. Il y a parmi eux des hommes d'âge mûr et de tout jeunes gens, 20 ans à peine.

Tous ces volontaires ont une parfaite connaissance de l'art de conduire les voitures; ils sont à la fois prudents, braves, intrépides, et d'un dévouement sans bornes.

Leur rôle ne consiste pas seulement à piloter leur voiture; ils aident nos brancardiers militaires au transport des blessés depuis le poste de secours jusqu'à leurs voitures, où ils les installent avec des soins tout particuliers. Ils ont, en outre, la responsabilité de leurs véhicules, dont l'entretien est à leur charge. Infatigables, ils sont toujours sur la brèche. Quand il y a action au bois le Prétre, presque toutes les voitures roulent jour et nuit, des lignes les plus avancées jusqu'à la gare d'évacuation; que de nuits blanches ont-ils passées! En temps d'accalmie, il y a quand même deux ou trois voitures aux postes de secours, constamment sous pression. On le voit, ce sont des volontaires très dévoués, sur lesquels on peut toujours compter.

Pour preuve de leur intrépidité, il suffit de lire la citation à l'ordre du jour que M. le général X... commandant la... division, à laquelle est attachée la section, leur a décernée :

... Armée

... Division

Q. G. 20 juillet 1915.

## ORDRE DE LA DIVISION

Le général commandant la division cite à l'ordre :

Section sanitaire automobile américaine n° 2 : « Composée de volontaires, amis de notre pays, n'a cessé de se faire remarquer par l'entraînement, le courage et le zèle de tous ses membres qui, insouciant du danger, se sont employés, sans répit, à secourir nos blessés, dont ils se sont acquis la reconnaissance et l'amitié. »

Signé : Général commandant.

A leur courage s'ajoute une grande modestie; ils partent sans souci du danger; les voitures

sont maintes fois revenues avec des traces de projectiles, de balles, d'éclats d'obus, etc.; le chauffeur, parfois, avait vu la mort de près; eh bien ! tout cela n'a rien d'extraordinaire pour eux, ils en ont pris leur parti et le chauffeur, qui a ainsi couru un grand risque, rentre sa voiture au garage, va à ses occupations, modeste, ne cherchant pas à se faire valoir, conscient de son devoir et ce n'est que le lendemain, à la revue du matériel, qu'on s'aperçoit du danger, des obstacles qu'il a rencontrés dans l'accomplissement de sa tâche.

Comment fut organisée la section. — Avant la guerre, il existait à Neuilly, près Paris, rue Chauveau, un hôpital américain où se rendaient, pour y être traités, les Américains résidents ou de passage à Paris et en France, qui désiraient avoir un entourage exclusivement américain, être soignés par des médecins et à la façon de leur pays.

C'est là qu'au début des hostilités naquit l'idée d'offrir à la France des médecins-chirurgiens, des hôpitaux, des ambulances, des voitures automobiles, en un mot le personnel et le matériel permettant de secourir nos blessés.

A la tête du comité protecteur-organisateur se trouvèrent les personnalités les plus en vue de la colonie américaine de Paris :

MM. Bennett, président de la Compagnie Hotchkiss; le chirurgien du Buchet, Andrew Piat, ancien secrétaire d'Etat au ministère des finances des Etats-Unis, etc.

Le comité trouva un chaleureux appui auprès des anciens ambassadeurs des Etats-Unis en France, MM. Bacon et Herrick. De plus la banque Morgan apporta sans réserve son concours financier.

Des articles furent écrits dans les plus grands journaux d'Amérique pour faire connaître cette idée pleine d'humanité, de charité et de reconnaissance; et comme on le pense, la campagne fut couronnée d'un plein succès. Les volontaires, les adhésions, les offrandes, les dons affluèrent et, bientôt on atteignit des résultats appréciables.

L'« American ambulance », bien dirigée, se développa rapidement; le lycée Pasteur, en construction à Neuilly, fut loué et aménagé en une ambulance où furent installés plus de 1,000 lits; on fonda en outre des hôpitaux un peu partout; à Jully, à Pagny-sur-Meuse, en Belgique, etc.

A Paris, au boulevard Ackermann, on organisait le « service mobile », c'est-à-dire le service de transport des blessés, par les voitures automobiles d'ambulance. Au début, il y avait une douzaine de voitures qui travaillèrent ferme à la bataille de la Marne. On put donner plus d'extension à ce service, grâce aux nombreux volontaires et aux offrandes recueillies et bientôt on atteignit le chiffre de 200 voitures qui maintenant est déjà dépassé; le nombre des volontaires se montait rapidement à 250 pour arriver et dépasser aussi celui de 300.

On créa donc des sections sanitaires automobiles et c'est ainsi que celle portant le n° 2 fut affectée à notre région.

Elle est placée sous la direction de M. le lieutenant Salisbury qui, empressons-nous de le dire, fut un des premiers volontaires à offrir ses services au comité. Il se trouvait en France en villégiature au moment de la déclaration de guerre et n'hésita pas à mettre sa personnalité et ses moyens d'action à la disposition d'une œuvre aussi belle et aussi noble. Il a comme adjoints MM. les sous-lieutenants Glover et Lovell.

A côté des trente volontaires environ qui composent la section qui nous intéresse, se trouvent aussi, toujours sous les ordres de M. Salisbury, quelques sous-officiers et soldats français, connaissant parfaitement la langue anglaise et qui sont avec les volontaires pour leur venir en aide, comme interprètes, auprès de nos chefs et des différentes autorités.

Cette section, qui est à la disposition de M. le médecin chef divisionnaire, est autonome. Comme on le voit, elle a son chef qui est secondé par un officier français, lieutenant également; elle se gère elle-même et est indépendante des corps de troupes de la région. Elle est inspectée, visitée par les chefs du « service mobile » de l'American ambulance.

Que devons-nous en penser ? — Tous les volontaires que nous connaissons, composant la section n° 2 de l'« American ambulance », sont, comme on a pu le voir, des fils de famille qui ont sacrifié, abandonné leur « home », pour contribuer, dans la mesure de leurs

moins, à la réalisation du but que poursuivent les Alliés et qui tend au rétablissement du Droit et de la Justice en Europe qu'ont répudiés les Germains.

Aussi ont-ils droit à toute notre reconnaissance, à toute notre sympathie, et nous ne devons jamais oublier les grands services qu'ils ont rendus à nos chers blessés.

## LES ŒUVRES DE GUERRE de l'Hôtel de Ville de Paris

Les présidents de l'Office départemental des œuvres de guerre de l'Hôtel de Ville, MM. Adrien Mithouard, président du conseil municipal, et Paris, président du conseil général, ont réuni leurs collègues le 12 février 1916 pour leur faire connaître la situation financière de l'Office au 31 janvier 1915.

Il a été établi que, depuis sa création, au mois d'août 1914, l'Office départemental a reçu :  
Dons en nature (évaluation)..... 400.000 »  
Dons en espèces..... 842.934 75  
Produit de la Journée de Paris (14 juillet 1915)..... 579.099 55

Total..... 1.822.034 30  
Les dépenses se sont élevées à 1.373.666 85

Il reste en caisse..... 448.367 45  
dont partie est déjà affectée aux diverses sections, soit..... 233.373 80

Reste à affecter..... 214.993 65

Sur cette dernière somme, l'assemblée attribue 167.000 francs aux sections du Triot du soldat, des Prisonniers et des Réfugiés.

Toutes les sections ont montré la plus grande activité.

L'école d'apprentissage pour les mutilés fonctionne depuis plusieurs mois et vient d'atteindre son plein effectif, qui est de cent hommes.

La section des prisonniers voit chaque jour s'augmenter le nombre des prisonniers nécessitant secours par elle. De 4,737 au mois d'octobre 1915, ce chiffre est passé à 40,619 au début de février 1916. La section a expédié 30,747 colis de sous-vêtements et vivres et 5,661 paquets d'uniformes. La subvention de l'Etat, qui s'élevait jusqu'ici maintenue au chiffre moyen mensuel de 42.800 fr. en octobre, novembre et décembre 1915, a été ramenée à 13.900 fr. pour janvier 1916 par suite d'une modification des bases de la répartition. Mais à la suite des démarches qui ont été faites, nous avons l'assurance que l'ancien taux va être rétabli.

La section du Triot du soldat, qui assure aussi les dons de linge et vêtements aux blessés soignés dans les hôpitaux de l'assistance publique et aux soldats réformés a répondu dans toute la mesure possible aux demandes qui lui ont été faites en faveur des combattants les moins favorisés et notamment des soldats originaires des régions envahies et qui ne peuvent avoir de relations avec leurs familles.

Depuis le mois de décembre dernier, elle a, en outre, expédié à M. le général Sarraïl, à Salonique, 24 caisses de linge et sous-vêtements de laine destinés aux soldats serbes qui venaient de rejoindre les lignes françaises.

L'activité des sections des mutilés, des prisonniers et du Triot du soldat est de plus en plus grande et leurs besoins, aussi bien que ceux des sections des trains de blessés et des réfugiés s'accroissent de jour en jour.

M. Adrien Mithouard fait remarquer qu'il faut donc se préoccuper dès à présent d'assurer à l'Office des ressources nouvelles pour assurer son fonctionnement sans arrêt.

A ce propos, il tient à signaler le chiffre important des dons mensuels du personnel de tous ordres de la préfecture de police. Ces dons s'élèvent, au 31 janvier, à la somme de 129,232 francs 70.

A noter également le don de 100,000 fr. du French Relief Fund.

## Lettres à tous les Français

La cinquième lettre du comité présidé par M. Ernest Lavisse, de l'Académie française, indique les forces militaires des alliés de l'Allemagne.

Cette étude signée par le général Mallette, accompagne notre Supplément consacré au Tableau d'honneur.

## LE TABLEAU D'HONNEUR

## CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

*Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :*

Chasseur CHASTEL, 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : grièvement blessé au cours d'une patrouille, est resté toute la journée sur un terrain battu par un feu violent, se creusant un abri avec son couteau et ne cessant de faire preuve d'une énergie et d'un sang-froid admirables.

Chasseur SAVY, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a montré, depuis le début de la campagne, un courage et une énergie remarquables ; grièvement blessé, n'a quitté son poste qu'après avoir atteint la limite extrême de ses forces.

Le 106<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS sous le commandement du chef de bataillon CHENEBLE : s'est porté le 22 juillet à l'attaque de positions ennemies dans un élan magnifique ; le 4 août, est resté sur ses positions malgré un bombardement systématique de projectiles de gros calibre, lui causant des pertes sanglantes ; a résisté ensuite à la contre-attaque qui a suivi ce bombardement.

Le 120<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS, sous le commandement du chef de bataillon ROUSSEAU : s'est emparé d'une position formidablement organisée, et malgré des pertes considérables s'y est maintenu pendant 8 jours, supportant un bombardement d'une intensité exceptionnelle et repoussant toutes les attaques de l'ennemi.

Capitaine CHANABIER, 8<sup>e</sup> zouaves de marche : soldat dans l'âme, sorti avant guérison de l'hôpital pour partir avec son bataillon, s'est distingué pendant toute la campagne, notamment le 8 septembre 1914, où, dans des circonstances particulièrement difficiles, il a, tout en conservant le commandement de sa section de mitrailleuses, pris spontanément, sous le feu, celui d'une compagnie, dont tous les officiers venaient de tomber ; a trouvé une mort héroïque à la tête de sa compagnie le 15 novembre 1914, en attaquant un bois à la baïonnette.

Capitaine ROCHE, 37<sup>e</sup> d'artillerie : officier d'une haute valeur militaire, d'une activité inlassable et d'une ténacité extrême ; après avoir rendu les plus grands services dans un état-major d'armée au commencement de la campagne, a demandé avec instance et a obtenu le commandement d'un groupe ; vient de diriger pendant trois mois, la mise en œuvre de nombreuses batteries de tous calibres dans des conditions très délicates avec une puissance d'action digne des plus grands éloges, et a ainsi assuré le succès de nombreuses attaques d'infanterie.

Lieutenant SERVAIS, 8<sup>e</sup> zouaves de marche : a eu le genou fracassé en enlevant brillamment sa section à l'attaque ; a rejoint avant complète guérison, donnant une nouvelle preuve de son énergie habituelle.

Lieutenant BLOQUEL, 8<sup>e</sup> zouaves de marche : grièvement blessé le 3 septembre 1914, a maintenu sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, encourageant ses hommes, en disant : « Il faut venger le capitaine mort pour la France. »

Lieutenant BURLE, 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a sollicité de son chef de corps la périlleuse mission d'enlever une section de mitrailleuses qui gênait le débouché du bataillon ; malgré une grêle de balles, a superbement entraîné sa section à l'attaque, et est tombé glorieusement au moment où il allait aborder l'ennemi.

Lieutenant DESPINAY, 5<sup>e</sup> d'artillerie de campagne : officier orienteur d'un courage et d'un sang-froid remarquables, fait preuve en toutes circonstances d'un mépris absolu du danger, exécutant journellement les reconnaissances les plus périlleuses, a, notamment, le 21 juillet, assuré son service d'observateur de façon parfaite malgré un bombardement très violent de bombes et de torpilles et bien qu'aveuglé souvent par la poussière et les éclats de pierres.

Adjudant ROULIER, 15<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a pris le commandement de son pe-

loton de mitrailleuses sous le feu de l'ennemi, et en a exercé le commandement pendant deux mois, en faisant preuve d'un courage, d'une audace et d'une initiative qui ont en maintes circonstances assuré la réussite des opérations.

Adjudant WEISMULLER, 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : le 4 et le 5 août, au cours de plusieurs contre-attaques qu'a opérées sa compagnie, a entraîné sa section avec un brio remarquable. Est arrivé sur les diverses positions conquises en tête de ses hommes, donnant toujours le plus bel exemple de courage et de mépris du danger.

Adjudant ALLIER, 9<sup>e</sup> d'artillerie de campagne : sous-officier d'un courage éprouvé qui n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner les plus beaux exemples de sang-froid et de bravoure. Blessé à la tête au combat du 20 juillet.

Médecin auxiliaire TOURENG, 30<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : à l'attaque du 22 juillet, est parti de sa propre initiative avec la section de première ligne, y a soigné des blessés, malgré les balles et les grenades, a continué son service pendant toute la journée avec le plus absolu mépris du danger ; le 23 juillet, deux brancardiers du bataillon, envoyés par lui pour relever un blessé en avant des lignes, ayant été mortellement frappés, s'est hardiment porté au secours du blessé ; a réussi à le ramener, ainsi que les corps des deux brancardiers.

Aspirant COURSIER, 106<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a entraîné sa section à l'assaut d'une façon admirable sur des pentes excessivement dures, et la conduite jusqu'à l'abordage, a su maintenir des éléments qui tendaient à fléchir, et a réussi à se mettre en liaison avec un corps voisin malgré les difficultés du terrain et le feu de l'ennemi.

Sergent DELLOUD, 54<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a fait preuve d'un entrain, d'un courage et d'un sang-froid admirables ; enseveli par un obus, a immédiatement repris le commandement de sa section qu'il a entraînée en avant et maintenue sous le feu.

LA 5<sup>e</sup> BATTERIE DU 2<sup>e</sup> D'ARTILLERIE DE MONTAGNE, sous le commandement du capitaine L'HERMITTE : a eu, pendant les journées des 17 et 18 août, une attitude superbe, en tirant sans arrêt, avec calme et précision, sous le feu particulièrement intense de deux batteries lourdes ennemies, dont les projectiles tombaient au milieu de la batterie, défonçant les caisses à munitions et renversant ou blessant à plusieurs reprises les servants ; a hérité de son commandant de batterie des qualités d'énergie et de bravoure qu'il a su lui insuffler.

Lieutenant-colonel DEMETZ, 7<sup>e</sup> de marche de tirailleurs : officier supérieur de premier ordre, les 16, 17 et 18 juin, a su, par son superbe courage, son sang-froid magnifique, son autorité, maintenir ses troupes au milieu d'un bombardement intense de jour et de nuit et de difficultés de tout genre, organiser les positions conquises et les conserver malgré de nombreuses et violentes contre-attaques.

Capitaine PELLIOU, état-major d'une division : chargé pendant les opérations du 15 au 22 juin, de nombreuses missions sur la première ligne, a affirmé son calme, sa décision et son coup d'œil dans des circonstances souvent difficiles et toujours périlleuses.

Capitaine DE PORTALON DE ROSIS, état-major d'une division : chargé les 16 et 17 juin de renseigner le commandement sur la marche des attaques, s'est assuré par lui-même, sur un terrain battu et bouleversé par le feu de l'ennemi, des résultats obtenus et de l'organisation des positions conquises, en dépit du danger et des difficultés.

Capitaine PERRONNE, état-major d'une division : envoyé en liaison auprès d'une troupe d'attaque, s'est acquitté de cette mission avec une activité inlassable sans trêve

ni repos, gardant, malgré le danger et les difficultés, son entrain et sa gaieté communicatives, et fournissant des renseignements précieux pour la suite des attaques.

Capitaine GILLON, 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque d'une forte position ennemie, et a su communiquer à ses chasseurs l'énergie nécessaire pour maintenir le terrain conquis malgré les nombreuses et violentes contre-attaques de l'ennemi.

Lieutenant ROSTANG, 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : officier de très belle bravoure, toujours au premier rang ; est parti avec la première ligne d'attaque, les tranchées ennemies et par une judicieuse installation de ses pièces, a contribué largement à rendre la ligne occupée inviolable.

Lieutenant BELLE, 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger : blessé à l'épaule, n'a pas voulu abandonner le commandement de sa section très exposée, n'a quitté son poste que sur l'ordre formel de son capitaine, et a été tué au moment où, épuisé, il se traînait vers un fossé pour se mettre à l'abri.

Lieutenant ALLARDI, 46<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : s'est fait constamment remarquer par un sentiment élevé du devoir, et n'a cessé de donner le plus bel exemple d'entrain, d'énergie et de calme depuis le début de la campagne ; grièvement blessé en septembre a été tué le 15 juin, alors qu'il se préparait à appuyer une attaque avec ses mitrailleuses.

Sous-lieutenant TAUPIN, 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : s'est élancé à l'attaque avec un entrain admirable, dépassant la première tranchée ennemie et engageant, le fusil à la main, une lutte corps à corps, qui permit de refouler l'ennemi et de progresser.

Sous-lieutenant EARD, 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : d'une bravoure splendide et d'un exemple irrésistible, a entraîné très brillamment ses chasseurs à l'assaut, pénétrant lui-même le premier dans les tranchées ennemies.

Sous-lieutenant GUINARD, 11<sup>e</sup> génie : modèle du devoir militaire et d'un courage au-dessus de tout éloge ; de jour et de nuit, par tous les temps, souvent sous un bombardement des plus violents, a mené à bien tous les travaux qui lui étaient confiés.

Aspirant DAVID, compagnie 28/1 du génie : s'est élancé le premier dans la tranchée ennemie à l'attaque du 15 août ; aidé d'un sapeur, a fait neuf prisonniers, brisé les appareils téléphoniques, pris un lance-bombes ; restant isolé avec ce sapeur dans l'ignorance d'un ordre de repli, a assuré avant de se retirer la mise hors d'usage d'un deuxième lance-bombes.

Sapeur mineur NOGAREDE, 28<sup>e</sup> bataillon du génie : faisant partie d'une colonne d'assaut, a enlevé brillamment ses hommes pour les porter aux réseaux qu'ils devaient détruire ; a été blessé en y arrivant.

Maréchal des logis LE GOFF, 3<sup>e</sup> dragons : montre en toutes circonstances un absolu mépris du danger. A été grièvement blessé au combat du 15 août 1915.

Capitaine MARION, 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : officier de grande énergie, commandant une compagnie en Chine, a demandé à prendre part à la campagne de France ; a peine arrivé sur le front, a pris le commandement du bataillon dans un moment difficile, et exercé ce commandement sous un violent bombardement avec beaucoup d'autorité ; a été grièvement blessé en fin d'action et en plein succès.

Lieutenant GADAT, 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : officier de très grand mérite, ayant gagné tous ses grades par ses actes de bravoure ; blessé le 22 août 1914, cité à l'ordre de sa division pour sa brillante conduite au mois de février, a brillamment enlevé, le 25 juillet, sa compagnie à la tête de laquelle il est tombé glorieusement.

## CITATIONS

(Suite.)

Sous-lieutenant RUSE, 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : le 21 août 1914, au cours d'une patrouille qu'il conduisait, a été fait prisonnier ; a réussi à s'évader deux jours après ; est resté 21 jours caché dans les lignes allemandes, puis a rejoint son corps en rapportant des renseignements intéressants.

Capitaine ROTON, état-major d'une brigade : pendant toute la journée du 20 août 1914 et la période du 25 août au 12 septembre, s'est prodigué avec un dévouement admirable et un mépris absolu du danger pour assurer l'exécution des ordres de son chef.

Capitaine WACK, 22<sup>e</sup> d'infanterie : au combat du 30 août 1914, a été grièvement blessé à la main en conduisant sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes sous un feu violent et ajusté.

Capitaine VIARD, 33<sup>e</sup> d'infanterie : officier très énergique qui a su, par son exemple et son courage, maintenir sa compagnie le 28 août 1914 à l'entrée d'un village défendu par les Allemands avec acharnement. A été tué à la tête de sa compagnie alors qu'il poursuivait les Allemands qui commençaient à évacuer le village.

Capitaine PREVOST, 54<sup>e</sup> d'artillerie : s'est porté en avant pour effectuer une reconnaissance sous un feu violent d'artillerie de gros calibre. A poursuivi sa reconnaissance avec le plus absolu mépris du danger jusqu'au moment où il a été mortellement atteint.

Brigadier BOURRIGAUT, 6<sup>e</sup> d'artillerie à pied : commandant une pièce de 65 qui n'avait pas à intervenir par son feu, au cours d'une attaque ennemie, s'est porté spontanément hors de son abri pour faire le coup de feu avec l'infanterie et a été mortellement frappé par une balle.

Lieutenant FÉLIX, escadron C. 42 : remarquable de sang-froid et d'audace ; a donné, depuis le début de la campagne, les preuves de la plus grande bravoure. Le 23 août 1915, exécutant un réglage de tir, a été attaqué par un avion ennemi, a fait tête de suite, et, dans la lutte a été tué d'une balle ennemie.

Sergent BONNETETE, escadron C. 42 : pilote énergique et adroit, a rendu, depuis son arrivée sur le front, les plus grands services. Le 23 août 1915, attaqué par un avion ennemi au cours d'un réglage de tir, a fait tête de suite ; dans la lutte, a eu son passager tué et son appareil criblé de balles.

Chef de bataillon DUFFOUR : officier d'état-major de grande valeur, a exécuté de nombreuses liaisons sous le feu. A rendu des services remarquables comme chef de bureau des opérations, d'abord dans un état-major de détachement d'armée, puis dans un état-major de groupe d'armées.

Capitaine LESTIEN : officier d'état-major des plus remarquables par ses qualités d'intelligence, d'activité, de bravoure et de fermeté ; a exécuté de nombreuses liaisons sous le feu et de fréquentes reconnaissances dans les tranchées avancées ; a rendu de très grands services, d'abord dans un état-major d'armée, puis dans un état-major de groupe d'armées.

Mécanicien FRIES, escadron MF. 29 : a accompagné son pilote dans de nombreuses expéditions faites de jour et de nuit, dans des circonstances difficiles, franchissant fréquemment les lignes à faible hauteur sans se soucier des atteintes des projectiles. A fait toujours preuve d'un grand sang-froid et d'une remarquable habileté dans le lancement des projectiles. Le 26 août 1915, a exécuté à quatre heures d'intervalle, deux bombardements à longue distance, dont l'un de nuit.

Sous-lieutenant CHOTARD, escadron VB 105 : pilote plein d'allant, d'énergie et de sang-froid. A ramené devant nos tranchées son avion dont le moteur était arrêté, survolant de très faible hauteur les tranchées allemandes sous un feu intense d'infanterie. A été blessé à l'atterrissage.

Attaché d'intendance FERNET, escadron VB 106 : excellent observateur, d'un courage calme et réfléchi. A fait preuve d'un très grand mépris du danger en décidant, d'accord avec son pilote, de tout risquer pour rejoindre nos lignes. A été blessé en atterrissant en avant des tranchées françaises.

Capitaine CLOUET DES PESRUCHES, 11<sup>e</sup> cuirassiers : a, sous le feu, ramené une batterie sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi.

Chef de bataillon GIBAUT, 45<sup>e</sup> bataillon d'infanterie coloniale : le 20 août 1914, a pris les dispositions les plus énergiques pour arrêter avec son bataillon la progression de l'ennemi. A montré le plus profond mépris du danger et a été un exemple constant de courage et de calme pour son bataillon. Glorieusement tué par un éclat d'obus au moment où, sur la ligne des tireurs, il observait à la jumelle les mouvements de l'ennemi.

Capitaine SALAUN, 43<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : le 29 août 1914, chargé avec sa compagnie de tenir un éperon avancé de la position, a maintenu ses hommes sous un feu extrêmement violent de l'artillerie ennemie ; a réussi à arrêter la progression de l'infanterie adverse et est tombé glorieusement sur la position qu'il était chargé de défendre.

Soldat ECKERT, 43<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : cycliste, agent de liaison entre le commandant d'un bataillon et le chef de corps. Le 20 août 1914, a été mortellement blessé pendant qu'il portait un pli au colonel. Malgré sa blessure, sous le feu violent de l'artillerie ennemie, a eu le courage de se traîner jusqu'à un adjudant, lui a remis son pli, donné les renseignements qu'il avait à transmettre et est mort quelques instants après.

Maréchal des logis IEHL, 5<sup>e</sup> d'artillerie lourde : maréchal des logis de grande valeur, très dévoué. Désigné sur sa demande comme observateur dans les lignes, a toujours donné des renseignements précis et détaillés sur les emplacements défilés de l'ennemi et le tir de la batterie. Blessé mortellement le 22 octobre dans l'accomplissement de ses fonctions ; mort le même jour.

Caporal GUELPA, groupe de brancardiers d'une division : le 3 septembre 1914, de service à un poste de relai pour le transport des blessés dans une ville soumise à un feu violent d'artillerie, a quitté son abri pour relever, sous le feu, deux enfants qui venaient d'être blessés dans la rue par des éclats d'obus ; a été mortellement frappé en accomplissant cet acte de dévouement.

Capitaine HENNEQUIN, état-major d'une division : officier breveté ayant fait preuve dans les moments difficiles du début de la campagne des qualités militaires les plus belles. S'est acquitté avec courage et sang-froid des missions les plus périlleuses. A été tué au combat du 30 août en se rendant sur la ligne de combat.

Sergent-major DELFAUD, 139<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier brave et résolu. Donnant à ses hommes, comme chef de section, le plus bel exemple de sang-froid, de calme dans les situations critiques, d'intériorité sous le feu. S'est vaillamment comporté à l'attaque des lignes allemandes le 14 août. Est tombé face à l'ennemi d'une balle en plein front le 25 août, en maintenant sa section sous le feu violent d'un ennemi supérieur en nombre.

Maréchal des logis SAUTEL, 5<sup>e</sup> d'artillerie : étant à un poste d'observation aux tranchées de première ligne d'où il observait un tir de sa batterie, a été frappé par une balle en pleine poitrine et est mort en répétant : « Je meurs, j'ai fait mon devoir, c'est pour la France. »

Sergent AUFORT, 98<sup>e</sup> d'infanterie : au cours d'un bombardement violent des tranchées de sa compagnie, apprenant qu'un de ses hommes, guetteur aux créneaux, était blessé et retenu sous un arbre qui venait d'être cassé par un obus, s'est précipité à son secours sans tenir compte des coups qui arrivaient, et a reçu des blessures multiples et graves dont il est décédé le 17 juillet 1915.

Soldat FOURRAGE, 2<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique : a reçu, le 5 novembre 1914, cinq blessures graves en coupant les fils de fer en avant de son peloton qui se portait à l'attaque des tranchées allemandes ; après huit mois d'hôpital, et mal remis, a refusé la réforme, et, sans prendre de convalescence, a rejoint son escadron au front.

Sous-lieutenant MICHOD, 19<sup>e</sup> d'artillerie : officier dévoué, énergique, consciencieux et ne demandant qu'à marcher de l'avant, se proposait constamment pour être observateur aux tranchées. Le 13 janvier 1915, étant à son poste d'observation, a signalé, le premier, l'attaque allemande. N'a quitté son poste qu'au dernier moment. A été blessé pendant son retour ; resté dans la tranchée,

est mort sur le terrain des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant VIOLAIN, 264<sup>e</sup> d'infanterie : sous un feu violent de mousqueterie et de grenades, s'est porté courageusement à la tête d'une fraction dont le chef venait d'être blessé ; a, par son exemple, ranimé le courage de ses troupes et fait organiser, sous le feu, un entonnoir produit par l'explosion d'une mine.

Adjudant FLEURENT, 264<sup>e</sup> d'infanterie : belle conduite aux combats du 14 au 17 août 1915. A, par son courage et son énergie, fait échouer une attaque de l'ennemi qui cherchait à s'emparer d'un de nos petits postes. Blessé à la figure par des éclats de grenades, a, néanmoins, continué à commander sa section. Blessé pour la quatrième fois.

Sous-lieutenant GRETEL, 264<sup>e</sup> d'infanterie : chargé d'aller avec sa section sous le feu et les grenades de l'ennemi, occuper et organiser un entonnoir produit par une de nos mines, s'est brillamment acquitté de sa mission et a été blessé au genou par un éclat de grenade.

Sergents SAINT-ANDRÉ, 305<sup>e</sup> d'infanterie ; MERLE, 105<sup>e</sup> d'infanterie, soldats SUDRE, 38<sup>e</sup> d'infanterie ; DORANGEON, 408<sup>e</sup> d'infanterie ; GENSON, 6<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique ; ROUGIER, 41<sup>e</sup> d'infanterie ; NAUD, 45<sup>e</sup> d'infanterie : très belle conduite pendant un violent bombardement de l'ennemi. Grièvement blessés.

LA 9<sup>e</sup> COMPAGNIE DU 175<sup>e</sup> D'INFANTERIE : s'est élancée dans un ordre parfait, avec un élan magnifique, le 12 juillet, à l'attaque d'une tranchée turque, a dépassé la position à enlever. Egarée par le terrain bouleversé par l'artillerie, s'est trouvée isolée et a disparu en grande partie. Une seule section a pu revenir à la position qu'il fallait enlever et a continué à la défendre contre des retours offensifs de l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts.

Capitaine VARAGNAT, 175<sup>e</sup> d'infanterie : désigné pour enlever avec sa compagnie une tranchée turque, s'est élancé à l'attaque avec une crânerie et une bravoure remarquables, en entraînant derrière lui ses hommes dans un ordre parfait. Trompé par le terrain bouleversé par l'artillerie, a dépassé la position à enlever, a disparu avec une partie de sa compagnie.

Adjudant-chef FAVRE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : tué à la tête de sa section où, après l'avoir vigoureusement conduite à l'attaque d'une position ennemie, il organisait cette position contre un retour offensif.

Sergent-fourrier BORDENAVE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : commandant une section, l'a entraînée hors de la tranchée qu'il occupait. A été mortellement blessé en la quittant et a succombé en désignant à ses hommes le but à atteindre et en criant : « En avant ! »

Sergent KAYS, 175<sup>e</sup> d'infanterie : est parti seul dans la nuit du 12 au 13 juillet pour aller à la recherche du capitaine Varagnat de la 9<sup>e</sup> compagnie. Est tombé dans une tranchée turque fortement occupée et a pu en sortir en lançant des grenades.

Soldat DE BOISSIEU, 175<sup>e</sup> d'infanterie : agent de liaison de la 9<sup>e</sup> compagnie, n'a cessé depuis son arrivée au G. Z. de faire preuve du plus grand entrain et du plus grand courage ; s'offrant toujours pour les missions les plus périlleuses. A été tué en portant un ordre en un point dangereux.

Soldat MAILLET, 175<sup>e</sup> d'infanterie : agent de liaison à la brigade, a toujours fait preuve de dévouement, d'énergie et de sang-froid dans ses fonctions, s'offrant toujours comme volontaire dans les situations les plus périlleuses. Grièvement blessé le 11 juillet.

Chef de bataillon WADELL, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : après avoir conduit son bataillon au feu avec un courage et un savoir-faire initiaux qui ne se sont jamais démentis, a dirigé personnellement l'attaque de son bataillon contre une position ennemie extrêmement forte qu'il a enlevée. Traversé de part en part par une balle, a voulu parfaire son œuvre en conservant sa place et jusqu'au lendemain le commandement de la ligne qu'il avait conquise et en présidant à son organisation.

Capitaine DEPOMMIER, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : commandant une compagnie d'assaut de première ligne, a entraîné son unité jusqu'à lui faire franchir d'un seul bond le ravin et la longue distance qui le séparait de la tranchée ennemie, malgré un feu violent.

Par son sang-froid et son coup d'œil, a assuré le succès de l'opération, en lançant en temps voulu une fraction de sa compagnie au moment où allait se produire un trou entre deux tronçons de la ligne d'assaut.

Capitaine DEVIEUX, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : s'est porté à la tête de sa compagnie et avec la plus grande bravoure à l'assaut de la tranchée turque, a été glorieusement tué d'une balle au front en arrivant sur la tranchée.

Capitaine STEPHANI, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : a fait preuve, pendant la journée du 12 juillet, du plus grand courage; a été tué en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée turque.

Lieutenant GÖDIN, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : brave jusqu'à la témérité, s'est porté en avant d'une tranchée conquise, pour assurer l'exécution d'un ordre prescrivant de flanquer une position occupée par des troupes d'une division voisine. S'est fait tuer sur la position qu'il avait choisie.

Sous-lieutenant CHARVET, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : a brillamment enlevé sa section à l'assaut d'une tranchée turque qu'il a occupée, puis dépassée, pour en inspecter les abords. A été tué sur les positions ennemies.

Sous-lieutenant MOREL, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : s'est résolument porté à l'assaut d'une tranchée turque en tête de la section qu'il commandait, a été grièvement blessé en arrivant sur la tranchée.

Adjudant DEMULE, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : pris en flèche par une violente contre-attaque, a maintenu ses zouaves dans un élément de tranchée isolée. Par sa ténacité a obtenu le succès. A été mortellement frappé.

Sergent DOSSON, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : est arrivé un des premiers à la tranchée turque sur laquelle il a été tué.

Soldat CAITUCOLI, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : chargé de défendre l'extrémité d'un boyau, a arrêté pendant plus d'une heure l'ennemi à coups de grenades. A été frappé mortellement.

Soldat GIRY, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : agent de liaison à la brigade, a toujours fait preuve de dévouement, d'énergie et de sang-froid dans ses fonctions, s'offrant toujours comme volontaire dans les situations les plus périlleuses. Grièvement blessé le 11 juillet.

Chef de bataillon BOCK, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : officier de tout premier ordre, possédant au plus haut degré, les qualités d'intelligence, de savoir, de caractère, d'autorité et de calme, qui font le chef; malgré un état de santé des plus précaires, a conservé le commandement de son bataillon, puis a pris dans des circonstances difficiles le commandement de son régiment, a contribué pour une large part à la préparation et à la conduite des attaques et à l'organisation des positions conquises dans son secteur pendant la période du 18 juin au 18 juillet.

Sous-lieutenant ASCHÉRO, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : chargé, avec sa compagnie, d'appuyer un mouvement en avant, s'est acquitté de sa mission avec beaucoup d'énergie. Placé dans une situation très périlleuse, sous le feu d'enfilade de l'ennemi, qui lui a mis hors de combat le tiers de son effectif, s'est maintenu néanmoins pendant vingt-quatre heures sur sa position, qu'il n'a évacuée qu'après en avoir reçu l'ordre. A été blessé grièvement.

Lieutenant ROBERT et sous-lieutenant CHATEL, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : tués glorieusement dans l'accomplissement de leur devoir.

Sergent CARLOTTI, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : courageux, dévoué, s'offrant constamment pour les missions difficiles. Seul gradé européen pour un peloton de tirailleurs, l'a très bien tenu en main dans une position difficile et battue par les feux ennemis.

Caporal JOLY, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : a montré depuis le début des opérations les plus belles qualités de bravoure et s'est fait remarquer particulièrement par son courage dans la défense d'une tranchée dans la nuit du 15 au 16 juillet. A été blessé mortellement.

Soldats SEGOND et POURRÈRES, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : faisant partie d'une section de mitrailleuses, sont tombés glorieusement à leur poste.

Caporal MOLINARI, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : a montré depuis le début des opérations les plus belles qualités militaires d'énergie et de bravoure. A été grièvement blessé à son poste le 14 juillet 1915.

**LA 5<sup>e</sup> COMPAGNIE DU 2<sup>e</sup> BATAILLON DU 6<sup>e</sup> MIXTE COLONIAL** : sous la conduite du sous-lieutenant DUFAURE, chargée d'enlever une tranchée ennemie, dont la proximité de nos positions ne permettait pas la préparation de l'attaque par l'artillerie, s'est élancée d'un bel élan, a atteint deux tranchées ennemies, perdant ses deux officiers, la moitié de ses chefs de sections et les deux tiers de son effectif et s'est maintenu avec le reste dans une tranchée, en permettant ainsi la conquête.

Lieutenant VEZIER, 6<sup>e</sup> mixte coloniale : en dépit des feux d'infanterie et de mitrailleuses ennemies très violents, a chargé brillamment à la tête de son peloton de sénégalais, contre une tranchée turque pleine d'ennemis, a sauté le premier dedans, et, déjà blessé d'un coup de feu à l'épaule, est tombé sous les coups d'un officier ennemi, entouré de Turcs, en criant : « En avant, en avant, mes enfants ! ».

Sous-lieutenant DUFAURE, 6<sup>e</sup> mixte coloniale : chargé d'enlever une tranchée ennemie, dont la proximité de nos positions ne permettait pas la préparation de l'attaque par l'artillerie, a entraîné d'un bel élan la compagnie qu'il commandait en dépit des feux d'infanterie et de mitrailleuses ennemies très violents; a sauté un des premiers dans la tranchée ennemie où il a été tué.

R. P. MULLER, aumônier d'une division : a ramené à découvert, sous le feu de l'ennemi, pour aller chercher des blessés. A réussi à sauver deux soldats français.

Capitaine CHAUMETTE, sous-lieutenants LURON, CUSSET et LE CAM, 176<sup>e</sup> d'infanterie : sont tombés glorieusement à la tête de leur unité au combat du 13 juillet 1915.

Capitaine BELLANDOU, 176<sup>e</sup> d'infanterie : dans les tranchées et au camp a donné à plusieurs reprises un bel exemple de sang-froid sous le tir d'efficacité de l'artillerie. Commandant une compagnie d'un bataillon d'assaut, le 21 juin, a reçu une blessure grave au visage, au moment où, en tête de ses hommes, il franchissait le parapet de la tranchée de départ malgré le feu violent de l'infanterie ennemie.

Sergents LOMBARD et BANCE, 176<sup>e</sup> d'infanterie : après la mort de leurs chefs, ont conduit avec le plus grand calme et une rare énergie, le combat de la compagnie. Malgré les efforts d'un ennemi très supérieur en nombre, ont conservé définitivement une tranchée qu'ils ont défendue et organisée pendant la soirée du 13 juillet et durant la nuit du 13 au 14.

Capitaine MECHIN, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : arrivé depuis trente-six heures seulement; a pris en mains la 3<sup>e</sup> compagnie, l'a fait franchir le parapet, l'entraînant à l'attaque d'une tranchée turque fortement occupée. Blessé au début de l'action a donné le plus bel exemple de courage en restant jusqu'au soir à la tête de son unité.

Aspirant LOVICH, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : blessé, n'a pas voulu quitter le commandement de sa section qu'il a conservé toute la nuit sous le feu de l'ennemi; n'a cessé de commander et de donner le plus bel exemple de courage aux défenseurs de la tranchée conquise. Y a été blessé mortellement. Déjà cité à l'ordre de la brigade le 21 juin.

Sergent CORTES, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a entraîné brillamment sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie. A été tué en organisant la tranchée conquise.

Sergent SABAILL, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : sous-officier énergique, grièvement blessé en entraînant ses hommes au combat du 13 juillet; a refusé le secours que ceux-ci voulaient lui porter, en criant : « Allez de l'avant et laissez-moi ».

Soldats CHAOUCH ABDEL-KADER et CHAUMET, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : placés en tête de leur compagnie dans une sape battue par les projectiles, ont chassé l'ennemi avec vigueur au moyen de grenades à main, permettant à la compagnie de gagner le terrain voulu. Leur compagnie installée, sont allés en plein jour, en terrain découvert et battu par l'ennemi, relever des blessés du 176<sup>e</sup>, et ont réussi à ramener un lieutenant et un soldat sous les yeux du général commandant la division.

Soldat PEYRE, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : agent de liaison, a assuré la transmission des ordres aux unités de sa compagnie sous un feu très violent d'artillerie et d'infanterie. A été en accomplissant sa mission.

Soldat BROKLI, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : volontaire pour assurer un dangereux travail de sape, a été d'une bravoure presque téméraire. Blessé sérieusement, a refusé de quitter sa section.

Aspirant MOUTERDE, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a entraîné sa section par dessus le parapet à l'attaque d'une tranchée turque fortement occupée. A été blessé dans un corps à corps avec l'ennemi dans la tranchée conquise.

Sergents LAVASTRE et DUPEIX, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : belle conduite à l'assaut du 12 juillet, sont tombés mortellement frappés à la tête de leur section.

Sous-lieutenant SANTINI, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a donné à plusieurs reprises l'exemple du courage, du sang-froid et du mépris du danger. Commandant de compagnie le 12 juillet, a dans un magnifique élan, entraîné son unité à l'assaut d'une tranchée turque reprise par l'ennemi, assurant ainsi le succès de la journée.

Capitaine LOURMAN, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : est tombé glorieusement en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée turque. Avait préparé sa compagnie d'une façon admirable pour l'attaque projetée.

Capitaine DIDIER, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : tué par un obus au moment où il donnait ses dernières instructions pour l'attaque. Officier remarquable par son entrain, son sang-froid, son courage.

Sous-lieutenant BASSIN, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : officier énergique, plein d'allant, aimé de ses hommes. Tué par un obus au moment où il disposait ses hommes pour l'assaut.

Sous-lieutenant AUBERT, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : tué à la tête de son peloton au moment où il sautait dans une tranchée turque qu'il enlevait à la baïonnette.

Adjudants-chefs JOUVE et CHEVALIER, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : tués à la tête de leur section en abordant à la baïonnette une tranchée turque.

Adjudant-chef MOISSONNIER, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : détaché à une compagnie dont le chef venait d'être tué, s'est emparé d'un boyau occupé fortement par l'ennemi en lui infligeant de fortes pertes et en ramenant une cinquantaine de prisonniers. A électrisé les hommes par son exemple et son attitude. A su organiser la position et résister aux contre-attaques.

Adjudant LUCIANI, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a secondé avec une activité inlassable les efforts de son capitaine en vue de maintenir les hommes sous le feu dans une compagnie très éprouvée et placée dans une position critique. Blessé dès l'arrivée dans la tranchée turque, est resté à son poste jusqu'à la nuit.

Sergent ZILA, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée turque avec une vigueur remarquable. A ensuite secondé le seul officier survivant de la compagnie avec courage, calme et sang-froid. Blessé mortellement n'a cessé d'encourager ses hommes qu'il exhortait à tenir sur la position conquise.

Sergent DUPERRAT, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a entraîné sa section à l'assaut d'une tranchée turque. Les officiers ayant été tués, a maintenu ses hommes, jusqu'à ce qu'il fût tué à son tour.

Sergent MAZZICONACCI et caporal SINTES, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : blessés mortellement en s'élancant courageusement pour occuper un boyau sous un feu intense de mitrailleuses.

Soldats BATAILLE et ORTEGA, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : ont servi d'exemple à leurs camarades en faisant preuve de beaucoup d'entrain pour se porter à l'assaut et se sont dépensés sans compter pour organiser la tranchée prise. Ont été tués au cours de l'assaut.

Sous-lieutenant TRIBES, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : commandant de compagnie d'un courage et d'une énergie au-dessus de tout éloge. A été grièvement blessé pendant qu'il avait son chef de bataillon, il examinait une tranchée ennemie qui devait être prise d'assaut.

Soldat MALFIN, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : est allé chercher un blessé entre les lignes, sous un feu violent et a réussi à le ramener dans l'une de nos tranchées.

Soldat LA ROSA, du 2<sup>e</sup> rég. de marche d'Afrique : est allé chercher un blessé entre les lignes sous un feu violent et a réussi à le ramener dans l'une de nos tranchées.

Lieutenant BRONDEL, groupe d'artillerie de montagne : dans la journée du 21 juin avec ses deux sections de 65 de montagne, en première ligne, a rempli sa mission avec courage et succès malgré un bombardement intense de l'artillerie de montagne ennemie. Au combat du 30 juin a été blessé grièvement au bras gauche, sa section étant à deux cents mètres de l'ennemi.

**LA 4<sup>e</sup> PIECE DE LA 33<sup>e</sup> BATTERIE D'UNE DIVISION**, maréchal des logis GIROUET, maître-pointeur DUMAY, canoniers BILLOTTE, NOEL, AULAS, SIMON, SALMON : le 5 juillet 1915 la batterie étant soumise pendant plusieurs heures à un tir violent et réglé de gros et moyen calibres, a combattu sous le feu et efficacement une batterie de la côte d'Asie. Tout le personnel a fait preuve en cette circonstance de calme, de courage et d'énergie en assurant le service de la pièce avec précision et rapidité.

Chef d'escadron HOLTZAPFEL, de l'artillerie d'une division : a fait preuve des plus belles qualités militaires en obtenant de son groupe le meilleur rendement au cours de combats ininterrompus de jour et de nuit, qui ont suivi le débarquement et de tous ceux qui ont eu lieu depuis cette date et cela, malgré les vides que les blessures et la maladie ont causés dans les cadres du groupe.

Sous-lieutenant LAPORTE, du génie : pendant l'attaque des 12 et 13 juillet a dirigé avec la plus grande ardeur, pendant deux jours et deux nuits la construction d'un boyau de communication établi à découvert dans un terrain difficile et sous le feu incessant de l'ennemi. Officier énergique et résolu, obtient de ses hommes le maximum de rendement. A déjà obtenu trois citations à l'ordre de la division et une à l'ordre de la brigade coloniale.

Sergent du génie DESPATY : sous-officier d'une rare valeur, s'est fait remarquer en maintes circonstances difficiles par sa compétence technique, son bon sens et son sang-froid. Pendant l'attaque des 12 et 13 juillet, a montré le plus grand courage en travaillant pendant deux jours et deux nuits à la construction d'un boyau de communication établi à découvert, en terrain difficile et sous le feu incessant de l'ennemi. Déjà cité deux fois à l'ordre de la division et une fois à l'ordre de la brigade.

Quartier-maître LE BOULANGER : dirige le poste d'observation de la côte avec un zèle et un dévouement complets. A continué à conserver son service dans toutes circonstances malgré la réduction de personnel, en payant sans compter de sa personne. A fait preuve d'un sang-froid parfait et d'un calme courage sous le bombardement fréquent. En particulier, le 4 juin, au cours d'une attaque générale, bien que son poste fût pris pour objectif par l'artillerie ennemie, a passé, étant à découvert pendant toute l'action, les signaux aux contre-torpilleurs qui lanquaient notre droite.

Timonier ZION : a secondé le quartier-maître LE BOULANGER dans les services d'observation de la côte avec un entrain et un zèle digne d'éloges. Le 4 juin, au cours d'une attaque générale, a passé un signal à bras aux contre-torpilleurs de l'arrière dans un endroit découvert, sous le feu de l'artillerie et de la mousqueterie ennemie.

Sous-lieutenant EGOUX, 2<sup>e</sup> rég. de marche d'Afrique : a maintenu ses hommes sous un feu violent dirigé sur lui de trois côtés à la fois et a réussi à conserver sa position malgré deux contre-attaques. A été tué sur place.

ESCADRILLE M.F.T. sous le commandement du capitaine CESARI, n'a pas cessé depuis le début des opérations dans la presqu'île de Gallipoli, de se signaler par son activité et son audace; a rendu aux forces alliées les services les plus précieux en décelant les défenses, les batteries, les mouvements de l'ennemi, en bombardant ses camps, ses plages, ses navires de transport. Ce résultat est l'œuvre collective des pilotes et observateurs qui ont survolé les lignes et les territoires ennemis avec le plus grand courage, tous les jours et par tous les temps, et des mécaniciens et ouvriers dont le travail assidu a permis de maintenir le matériel en état, en dépit d'énormes difficultés matérielles.

Sergent JULIEN, caporal LAUSSAC, soldats ROTUR, BRUYERE et LAFOND, 175<sup>e</sup> d'infanterie : ont donné un bel exemple

de dévouement en allant, pendant trois nuits consécutives en première ligne pour ramener le corps de leur lieutenant, tué dans la journée du 13; ont réussi à le ramener dans la nuit du 16 au 17, malgré le feu violent de l'infanterie ennemie.

Soldat DOUSSANTOUSSE, téléphoniste au 175<sup>e</sup> d'infanterie : a établi le 12 juillet, dans des conditions extrêmement périlleuses, un poste téléphonique dans une tranchée qui venait d'être conquise aux Turcs, assurant ainsi une liaison très rapide avec la deuxième ligne. A maintenu la communication malgré un violent bombardement; a été tué à son poste.

Capitaine BAOULD, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : s'est porté courageusement à la tête d'un groupe de légionnaires pour le diriger sur son objectif; est tombé glorieusement au moment où il le menait sur la tranchée ennemie.

Capitaine COSSEVIN, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : blessé mortellement en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée turque.

Sergent BURGER, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : a brillamment enlevé sa section à l'assaut d'une tranchée turque est tombé mortellement frappé à quelques mètres de l'ennemi.

Sergent-major VINCENT, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : a fait preuve des plus belles qualités militaires depuis le début des opérations, en particulier le 12 juillet en entraînant sa section à l'assaut; blessé à quelques mètres de l'ennemi.

Tirailleur AMADOU COULIBALY, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : a aidé l'adjudant de sa compagnie à ramener dans nos lignes le corps de son capitaine. Blessé grièvement le lendemain, lors d'une contre-attaque de l'ennemi.

Lieutenant LE CORNEC, 4<sup>e</sup> mixte coloniale : au cours des combats des 21 juin et 12 juillet, s'est volontairement placé à la disposition du commandant d'attaque, s'offrant à remplir les missions les plus périlleuses, a par son activité et son calme aux moments les plus difficiles et dans les circonstances les plus dangereuses, rendu de très grands services.

Infirmer LAFON, 6<sup>e</sup> mixte coloniale : étant infirmier, s'est porté spontanément auprès d'un officier qui venait d'être blessé, sur un glacis battu par le feu des tireurs de position ennemie. A fait le pansement sous le feu des Turcs et a réussi à franchir quatre-vingts mètres de ce glacis en transportant l'officier sur son dos et en marchant sur les genoux et sur les mains.

Soldat MAITRE, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : agent de liaison du capitaine commandant l'unité. A l'attaque du 5 juillet, a transmis les ordres sous le feu très violent des Turcs, traversant bravement les passages dangereux et donnant le plus bel exemple de courage; est tombé glorieusement frappé dans l'accomplissement de sa mission.

Soldat PICAT, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : jeune engagé volontaire, soldat parfait d'entrain et d'allant, tué à son poste de combat.

Brancardier DELALY, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : a trouvé la mort, en allant avec le plus grand courage relever les blessés sur la ligne de feu. Soldat BONALAI, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : sautant d'une tranchée, cloue un Turc par terre et par son attitude résolue contraint cinq ennemis à se rendre.

Soldat DUBREL, groupe de brancardiers d'une division : infirmier d'un zèle et d'un dévouement au-dessus de tout éloge, s'est offert spontanément chaque fois qu'il a été nécessaire d'aller aux tranchées de première ligne, pour procéder à la relève des blessés. Atteint gravement à la poitrine en chargeant des blessés, a montré un courage admirable. A succombé à ses blessures.

Adjudant RIVIERE, 176<sup>e</sup> d'infanterie : blessé mortellement au combat du 13 juillet, n'a cessé d'encourager ses hommes jusqu'à sa mort, en criant : « Courage, tenez jusqu'au bout ! ».

Soldat GUEULET, 175<sup>e</sup> d'infanterie : depuis le début de la campagne, a toujours donné à ses chefs pleine satisfaction et à ses camarades un bel exemple de courage et de dévouement. Blessé mortellement à son poste de combat, le 20 juillet.

Brancardier BLANC, 175<sup>e</sup> d'infanterie : a été tué le 23 juillet 1915 en allant relever un blessé dans une tranchée de première ligne, qui était sous le feu d'une mitrailleuse turque. S'est déjà fait remarquer par son zèle et son dévouement.

Aide-major GOUIN : a installé à bord du bateau-hôpital Duguay-Trouin un laboratoire

complet de radiologie et a, par suite, permis par ses examens radioscopiques des interventions hardies qui ont évité souvent des complications graves de plaies.

Sous-lieutenant BARDOU, compagnie de mitrailleuses d'une brigade : dispensé de toute obligation militaire, a contracté un engagement pour la durée de la guerre. Déjà blessé en Argonne, est revenu sur le front des Dardanelles. Au cours d'un bombardement, s'est porté vers une de ses sections de mitrailleuses éprouvée, a rassuré ses hommes par son optimisme et son tranquille courage. Blessé lui-même, n'a cessé de prodiguer autour de lui de bonnes paroles, malgré de grandes souffrances.

Soldats SALAT et CASSERA, compagnie de mitrailleuses d'une brigade : sous la fusillade ennemie, à courte distance, et malgré le bombardement, ont fait, avec un tranquille courage, le créneau de la mitrailleuse et ont servi leur pièce comme à une manœuvre en temps de paix. Ont été tués.

Médecin auxiliaire MARTIN : mortellement atteint par un obus qui lui sectionna les deux cuisses. Depuis son arrivée au corps expéditionnaire a toujours eu une conduite au-dessus de tout éloge.

Sergent DIMITRIOU, 1<sup>er</sup> étranger (détachement grec) : engagé volontaire au mois de novembre, parti au front à la fin décembre, au 2<sup>e</sup> de marche du 1<sup>er</sup> étranger, en Champagne, où il a servi comme tireur de front leuse. Blessé le 9 mai. Reparti sur le front des sa sortie de l'hôpital. Revenu à bord dans la dernière embarcation, à la suite de la reconnaissance du 7 août, et apprenant que quatre de ses camarades étaient restés à terre, a pris place immédiatement et spontanément dans une barque et a tenté d'aller les reprendre sous le feu de l'ennemi.

Soldat HATZIYANNIS, 1<sup>er</sup> étranger (détachement grec) : pendant un rembarquement, sous le feu, s'est jeté spontanément hors de la barque où il avait déjà pris place, et qui, trop chargé, ne pouvait quitter le rivage. Ramené plus tard à bord, est parti dans une barque et a tenté de sauver ses camarades restés à terre.

Maître ouvrier GROS, C<sup>e</sup> 5/15 du génie : a fait preuve de courage et de dévouement dans toutes les actions auxquelles il a pris part. A été mortellement blessé au combat du 7 août.

Sapeur COSNARD, compagnie 4/14 du génie : sapeur très dévoué, d'un courage et d'un sang-froid remarquables, a toujours été pour ses camarades un exemple de bravoure et d'abnégation. Tué le 8 août 1915.

Sapeur BALVA, compagnie 4/14 du génie : arrivé tout récemment à la compagnie, se trouvait au front pour la première fois. Voyant les Turcs charger en masse, s'est écrié : « Ils ne m'auront pas sans que j'en descende quelques-uns ». A tiré alors avec le plus grand sang-froid, tuant plusieurs assaillants, jusqu'au moment où il fut blessé d'une balle à la tête.

Capitaine TROCMÉ, artillerie coloniale, 45<sup>e</sup> batterie; adjudant DUFOUR; maréchaux des logis POCHE, VIOUX et LEFEBVRE (amputation du pied gauche); brigadiers DESSAUVAGE et PEGARD; canonniers conducteurs POLICIEUX (grièvement blessé); PEGLMANN (fracture du bras droit); LAURDIN (grièvement blessé); FOREST (grièvement blessé); PHILIBERT (mort des suites de ses blessures) 17<sup>e</sup> d'artillerie de campagne : lors de l'explosion d'un caisson sous l'effet d'un obus de gros calibre, se sont employés, avec un mépris du danger et une présence d'esprit exemplaires, à séparer les trains et à ouvrir les coffres de deux caissons et d'un avant-train en flammes, localisant ainsi l'explosion, sous une pluie de projectiles ennemis et de débris enflammés.

Maréchal des logis DECLEF, 17<sup>e</sup> d'artillerie : sous-officier rengagé qui a fait preuve du plus grand sang-froid et d'un entier dévouement dans toutes les affaires où sa batterie a été engagée. Tué à son poste le 29 juin 1915.

Maître pointeur DESCHAMP, 17<sup>e</sup> d'artillerie : excellent maître pointeur, énergique et calme. Blessé à son poste le 29 juin 1915, mort le lendemain des suites de ses blessures, montrant jusqu'à sa fin, le plus bel exemple de courageuse résignation.

Sous-lieutenant CHIESA, artillerie d'une division : a sollicité l'honneur de commander un poste dangereux, y a tenu bravement, tant

qu'il a été possible de tirer, et a été tué en faisant évacuer le poste.

Marschal des logis VINCENTELLI, artillerie d'une division : a sollicité l'honneur de faire partie d'un poste dangereux ; a été tué au moment où il entra à ce poste.

Marschal des logis VINCENTI, artillerie d'une division : a succédé, sur sa demande, à un camarade qui venait d'être tué dans un poste dangereux ; y a trouvé la mort après lui.

Chef de bataillon JANIN, 175<sup>e</sup> d'infanterie : ayant pris, le 2 juillet, le commandement du 1<sup>er</sup> d'infanterie, au départ de son chef blessé, a su par son entraînement, son intelligente activité, son attitude au feu, obtenir des résultats considérables et des résultats importants, en particulier dans les combats des 12 et 13 juillet, ainsi que dans celui du 7 août.

Lieutenant MEGE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : officier énergique, d'une magnifique bravoure. Commandant la compagnie d'assaut de première ligne, l'a fait déboucher des tranchées d'un seul élan : a été tué au cours de l'assaut.

Sous-lieutenant LEOTE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : a entraîné brillamment, sous un feu violent, sa section à l'assaut d'une tranchée. Blessé en chemin, s'est élancé à nouveau et a été tué sur le parapet, pendant qu'il déchargeait son revolver sur l'ennemi.

Sous-lieutenant ANCOINE, 175<sup>e</sup> d'infanterie : a été tué en défendant pied à pied, sous des feux convergents, le terrain sur lequel il avait entraîné sa section.

Sous-lieutenant DENIAU, 175<sup>e</sup> d'infanterie : a été grièvement blessé au moment où il entraînait sa section à l'assaut d'une position devant laquelle une précédente section venait d'être fauchée. Mort des suites de ses blessures.

Capo alperpezat, 175<sup>e</sup> d'infanterie : blessé sur le front français, toujours prêt pour les missions périlleuses ; s'est défendu à coups de grenades et à coups de fusil à bout portant, pendant quatre heures sur une position prise d'assaut. Ne s'est retiré que par ordre, alors que la plupart de ses camarades étaient tués ou blessés.

Soldat GRIFFON, 175<sup>e</sup> d'infanterie : malgré une fusillade très nourrie, a demandé l'autorisation d'aller chercher des blessés à quelques mètres des lignes turques. Réussit à en ramener un premier. Grièvement blessé au moment où il ramenait sur son dos un second blessé.

Adjudant BAUDOT, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : chargé de récupérer une tranchée en progressant par un boyau, a été frappé mortellement d'une balle à la tête au moment où il se portait résolument en avant en tête de sa section, pour diriger et encourager les grenadiers qui le précédaient.

Sergent DEPAUX, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : a été mortellement frappé à la tête et à bout portant au moment où il se portait, en tête de sa demi-section, dans un boyau occupé par des tirailleurs ennemis.

Caporal GIMNES, 1<sup>er</sup> de marche d'Afrique : a fait preuve de courage et de résolution en rassemblant ses hommes sous une brusque attaque de l'ennemi. A été grièvement blessé et a subi l'amputation d'un membre.

Sous-lieutenant MURAT, 176<sup>e</sup> d'infanterie : blessé au combat du 7 août 1915 par un éclat d'obus, n'a quitté le champ de bataille que sur l'ordre formel du médecin-major, donnant ainsi, comme toujours, le plus bel exemple de courage.

Sous-lieutenant RIGAUD, 176<sup>e</sup> d'infanterie : quoique malade au camp, a voulu rejoindre sa compagnie en première ligne ; a crâne franchi le parapet en tête de sa section au moment de l'assaut. A été tué presque immédiatement.

Sergent TOUPE, 176<sup>e</sup> d'infanterie : au moment de l'assaut, s'est élancé en avant en criant : « En avant, mes amis, vive la France ! » A été tué aussitôt.

Caporal PARMENTIER, 176<sup>e</sup> d'infanterie : engagé pour la durée de la guerre, est parti à l'assaut avec un entraînement admirable, et malgré ses cinquante-trois ans, est arrivé un des premiers sur le parapet ennemi, donnant par là à ses hommes un magnifique exemple de courage. A été tué.

Lieutenant ELAZY, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : officier brave autant que modeste. A commandé son bataillon comme lieutenant avec une grande autorité et un entraînement qu'il a su communiquer à ses hommes. Remplacé dans son commandement par un capitaine, et

placé à la tête d'une compagnie, l'a entraîné à l'assaut d'une position ennemie, le 8 mai, sous un feu particulièrement violent ; est tombé mortellement atteint de deux blessures, après avoir parcouru plus de 200 mètres.

Soldat LAVORISIERE, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : blessé trois fois sur le front français, a été admirable de bravoure et d'entraînement au cours d'une contre-attaque prononcée par les Turcs, et a été mortellement atteint au cours de l'action.

Soldat PEREZ, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : zouave très brave qui, au cours d'une contre-attaque turque, s'est fait remarquer par son courage et a été mortellement atteint à son poste de guetteur.

Soldat JULLIARD, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique : étant en liaison avec les troupes anglaises au moment de l'attaque prononcée contre les Turcs, s'est présenté volontairement pour occuper un poste dangereux où il a été mortellement blessé.

Capitaine L'HOPITAL, 6<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : tombé glorieusement, le 6 mai 1915, à la tête de son bataillon.

Capitaine LEFRANC, 6<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : s'était déjà signalé pour sa brillante conduite à X... le 25 avril 1915. Blessé très grièvement le 4 mai, en maintenant sa compagnie dans une tranchée furieusement attaquée par un ennemi très supérieur en nombre. Officier extrêmement brave.

Capitaine DESSEMOND, 6<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : au combat de X..., apercevant quelques fractions qui hésitaient à marcher à l'assaut, s'est mis à leur tête et les a entraînées à l'assaut du fort. Le lendemain, a été blessé grièvement en accompagnant le colonel, dont il était l'agent de liaison dans sa visite sur les tranchées de première ligne.

Lieutenant PELLON, 6<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : tué le 4 mai en défendant bravement, avec sa section, la position contre les attaques furieuses d'un ennemi très supérieur en nombre.

Sous-lieutenant CANETO, 6<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : tué le 4 mai, bravement, en résistant avec sa section à l'attaque furieuse d'un ennemi supérieur en nombre.

Soldat LEGUIL, 6<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : le 15 juillet 1915, étant de service dans une tranchée de première ligne à moins de 100 mètres des tranchées turques et ayant entendu pendant la nuit des gémissements de deux blessés, ahrétés depuis quarante-huit heures dans un entonnoir d'obus à une quarantaine de mètres de notre première ligne, s'est, dès que le jour lui a permis de les découvrir, porté spontanément à leur secours, sous le feu de l'ennemi, et a réussi à les ramener dans nos tranchées en emportant sur son dos l'un d'eux grièvement blessé à la cuisse.

Chef de bataillon POUPARD, 7<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : officier supérieur d'une rare bravoure et d'une magnifique énergie ; s'est signalé par les plus belles qualités militaires au cours de sanglantes affaires auxquelles il a pris part depuis son débarquement, le 6 mai, jusqu'au 28 juillet, date à laquelle il a été mortellement frappé d'une balle pendant qu'il inspectait les tranchées de première ligne tenues par son bataillon.

Médecin aide-major AUGAGNEUR : officier du service de santé de grande valeur. Huit mois de campagne en France au 34<sup>e</sup> d'artillerie ; a montré, depuis son arrivée en Serbie, un esprit d'initiative, un dévouement et une abnégation dignes d'éloges ; a visité dans la région d'Onjitsé, une des plus infectées par cette meurtrière épidémie de typhus exanthématique, un grand nombre de communes d'accès difficile où toute mesure prophylactique personnelle était impossible, sollicitant les tâches les plus ardues.

Médecin aide-major MITTON : officier d'un dévouement et d'un courage remarquables. A soigné, à Onjitsé et dans le département, la population dans des conditions particulièrement dangereuses, toute cette région étant un des foyers des plus infectés de cette meurtrière épidémie de typhus exanthématique de Serbie. Au cours d'une de ses tournées aux avant-postes, a essuyé plusieurs coups de feu et a montré dans cette circonstance beaucoup de sang-froid.

Médecin aide-major SANGLIER-LAMARCK : dès le lendemain de son arrivée à Belgrade, s'est proposé pour prendre un service de typhiques exanthématiques dans

un milieu où plusieurs médecins venaient successivement de mourir ; a fait preuve d'un grand dévouement au cours de cette si grave épidémie ; a contracté le typhus exanthématique et a repris son service aussitôt convalescent.

Lieutenant TRANCHET, 134<sup>e</sup> d'infanterie : officier de haute valeur, animé du plus pur patriotisme, très brave, blessé, le 23 août, à la tête de son peloton, a conservé le commandement de sa troupe, l'a conduite à l'assaut et n'a quitté son commandement qu'à la suite d'une deuxième blessure qui l'a mis hors de combat. Décédé des suites de ses blessures.

Sous-lieutenant BARBIERI, 134<sup>e</sup> d'infanterie : plein d'entraînement, très brave, très énergique. Très belle conduite au feu. A été tué à son poste le 6 octobre 1914.

Sous-lieutenant PINO, 134<sup>e</sup> d'infanterie : dans la matinée du 23 août 1914, a conduit sa section à l'ennemi avec une bravoure et un sang-froid remarquables. Blessé et évacué, revint sur le front à peine guéri. Montra la même bravoure dans différents autres combats et tomba mortellement blessé, le 11 novembre, en voulant aller porter secours à un officier observateur d'artillerie légèrement blessé.

Sous-lieutenant VALOT, 134<sup>e</sup> d'infanterie : s'est signalé, comme adjudant, par sa bravoure et son énergie aux combats du 20 août 1914 en prenant le commandement de sa compagnie dont tous les officiers avaient été mis hors de combat. Atteint de trois blessures au combat du 25 août, a conservé le commandement de sa fraction jusqu'à ce qu'elle fut dégagée. A réussi lui-même à s'échapper des lignes ennemies.

Sous-lieutenant COMBET, 134<sup>e</sup> d'infanterie : le 8 octobre 1914, son capitaine ayant été tué, a exercé le commandement de la compagnie avec une fermeté exemplaire, a su par son énergie maintenir sa troupe sous un feu très meurtrier ; a été blessé assez grièvement.

Sergent BASTIDE, 134<sup>e</sup> d'infanterie : voyant son officier tomber au début du combat du 7 juillet 1915, s'est élancé en avant pour entraîner sa section. A montré la plus grande bravoure pour la contre-attaque du 8 au 11 juillet. Déjà blessé d'un fusil.

Marschal des logis STEINER, 48<sup>e</sup> d'artillerie de campagne : le 14 mai 1915, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, a fait porter sa pièce sur la crête pour tirer sur une troupe d'attaque ennemie à courte distance, a puissamment contribué à arrêter cette attaque ; ayant eu trois servants blessés et en ayant envoyé deux chercher des munitions, a continué le feu seul avec son deuxième pourvoyeur ; très sérieusement blessé lui-même, s'est porté sous le feu, au secours de son lieutenant qui venait de tomber, frappé par une balle.

Aspirant LAPORTE, 134<sup>e</sup> d'infanterie : a entraîné avec courage ses hommes à l'assaut d'une tranchée, a sauté dedans et a été tué quelques instants après.

Caporail GUYARD et JEANDET, 134<sup>e</sup> d'infanterie : au front depuis le début des hostilités, n'ont cessé de donner le plus bel exemple de courage et de mépris du danger, sont tombés glorieusement le 7 juillet en marchant à l'attaque des tranchées allemandes.

Canonnière CHIGNARD, 48<sup>e</sup> d'artillerie : le 14 mai, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, s'est fait remarquer par son calme et sa froide bravoure. A puissamment aidé son chef de pièce dans l'exécution d'un tir sur une troupe d'attaque ennemie à courte distance. A continué le feu, seul avec son chef de pièce, jusqu'au moment où ce dernier a été lui-même sérieusement blessé. Puis, voyant son lieutenant tomber frappé par une balle, s'est porté sous le feu à son secours.

Lieutenant RICHE, 304<sup>e</sup> d'infanterie : officier avisé et tenace, tout dévoué à sa tâche, a été un exemple constant de bravoure et d'entraînement pour la compagnie de mitrailleuses qu'il commandait. Très grièvement blessé le 4 août 1915.

Sergent DUBREZ, 56<sup>e</sup> d'infanterie : très bon sous-officier, a été tué le 1<sup>er</sup> octobre 1914, à la tête de sa demi-section qu'il entraînait avec une énergie communicative à l'assaut des tranchées ennemies.

Caporal BOULET, 56<sup>e</sup> d'infanterie : caporal dévoué et courageux. S'est distingué à l'at-

taque du 8 janvier à la suite de laquelle il a été cité. A été blessé le 14 janvier d'un éclat d'obus.

Soldat ROUSSEAU, 227<sup>e</sup> d'infanterie : est resté à son poste de combat malgré un tir d'artillerie violent. A toujours donné le bon exemple à ses camarades. A été grièvement blessé le 13 décembre 1914 et a subi l'amputation de la jambe gauche ; est mort des suites de sa blessure.

Sous-lieutenant BOURGEON, 36<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : le 23 août 1914, s'est porté spontanément en avant avec sa section pour enrayer un mouvement de repli. A réussi par sa fermeté à maintenir sa section en place malgré un feu violent d'artillerie et d'infanterie et le repli des unités voisines. Blessé une première fois, s'est fait panser sans abandonner son commandement. A reçu, quelque temps après, une deuxième blessure très grave, en se déplaçant sur la ligne de feu sans souci du danger.

Marschal des logis BAILLON, 5<sup>e</sup> d'artillerie : grièvement blessé, a continué à assurer son service avec beaucoup de sang-froid et de gaieté.

Sergent MICHEL, 203<sup>e</sup> d'infanterie : sergent mitrailleur, a donné, en toutes circonstances, l'exemple du courage et du dévouement. Le 16 août 1915, après avoir assuré la sécurité des hommes de sa section, a été tué auprès de ses pièces qu'il n'avait pas voulu abandonner, alors que l'effondrement d'un boyau de communication ne permettait pas de les enlever.

Soldat NÉGREL, 311<sup>e</sup> d'infanterie : très bon soldat, digne de tout éloges, par son courage et son sang-froid en toutes circonstances et en particulier par son attitude courageuse en présence de tous ses camarades lors de sa blessure très grave ; est mort des suites de ses blessures.

Soldat ULPAT, 30<sup>e</sup> d'infanterie : très brave soldat de la compagnie de mitrailleuses du régiment. Le 16 août 1915, s'est offert pour rester sous un violent bombardement, au profit de son sous-officier qui, par suite de l'effondrement d'un boyau, ne pouvait évacuer ses pièces et s'est refusé à les abandonner. A été tué à ses côtés.

Colonel PAQUETTE : dans les fonctions de chef d'état-major d'une armée qu'il exerce depuis neuf mois, a montré les plus rares qualités d'organisation, de méthode et d'intelligence des situations de guerre. A dirigé l'état-major d'une façon remarquable dans des circonstances particulièrement difficiles, au moment de la bataille de Champagne. A rendu les plus éminents services comme agent de liaison au début de la campagne et a fait preuve pendant la bataille de la Marne, d'un coup d'œil, d'un sang-froid et d'une énergie au-dessus de tout éloge.

Chef de bataillon LAPLACE, 101<sup>e</sup> d'infanterie : a trouvé une mort glorieuse en se portant en avant de son bataillon pour entraîner à l'attaque des positions ennemies, le 22 août 1914.

Sous-lieutenant MARTELLIERE : pilote aviateur au front depuis avril 1915, a exécuté avec conscience et bravoure un grand nombre de reconnaissances périlleuses, au cours desquelles son avion a été maintes fois déchiré par les projectiles. Le 23 août, ayant eu son avion traversé et déséquilibré par un obus, a néanmoins continué sa mission, en dépit d'un feu violent et n'est retourné au prix de beaucoup de difficultés qu'après avoir recueilli des renseignements précieux.

Sous-lieutenant PIOT : observateur en avion depuis mars 1915, s'acquittait de ses missions avec conscience et un réel mépris du danger. A exécuté des reconnaissances de nuit audacieuses le 29 mars et le 1<sup>er</sup> avril. Le 23 août, alors que son avion traversé par un obus était déséquilibré, a néanmoins persisté dans l'accomplissement de sa mission et n'est rentré qu'après avoir recueilli sous un feu violent les renseignements demandés.

LE 77<sup>e</sup> D'INFANTERIE : le 9 septembre 1914, envoyé à un moment critique pour reprendre le château et le village de X..., les a enlevés à l'ennemi par un assaut brillamment mené, dont le résultat heureux a eu une influence des plus importantes sur le succès de la journée.

Lieutenant KRANTZ, 45<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a toujours servi avec le zèle le plus intelligent. Le 10 août, au mépris d'un feu d'infanterie dirigé spécialement sur lui, est allé porter par le chemin le plus court, mais

aussi le plus dangereux, un ordre urgent à une compagnie détachée. Blessé très grièvement.

Sous-lieutenant BONNET, 45<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a déployé en toutes circonstances les plus belles qualités de devoir. A été tué le 7 septembre à la tête de sa compagnie au moment où il entraînait en avant sous un feu violent d'artillerie.

Sous-lieutenant POULET, 45<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : le 7 septembre, malgré un feu d'infanterie et d'artillerie d'une violence s'est jeté à la tête de sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie. A été blessé très grièvement à quelques mètres de cette tranchée.

Sous-lieutenant MAIRE, 45<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : le 27 octobre, arrêté dans sa marche en avant et pris d'enfilade par un feu très vif d'infanterie et de mitrailleuses, s'est accroché au sol, et par sa belle attitude et son sang-froid, a réussi à maintenir pendant toute la journée, tous ses hommes à leurs places de combat. Blessé assez grièvement.

Sergent-fourrier MASSEY, 45<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : sous-officier très énergique. Le 8 septembre, sous un feu des plus violents, a rallié un groupe d'isolés pour les porter à l'assaut. Blessé une première fois, n'a quitté son poste qu'après avoir été blessé très grièvement par une deuxième balle.

Sergent ROBELIN, 45<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : sous-officier de devoir. Très calme et très énergique. Le 8 septembre, sous un feu des plus intenses, a rallié un groupe d'isolés pour les porter à l'assaut.

Médecin principal ARNAVIELHE : a fait preuve de beaucoup de courage et d'initiative en assurant sous le feu de l'ennemi, l'évacuation des blessés qui allaient tomber entre les mains de l'ennemi.

Capitaine LOMBARDY, 92<sup>e</sup> d'infanterie : officier très courageux et adoré de ses hommes. Le 20 août 1914, à l'attaque, alors que sa compagnie était arrêtée par un tir de barrage très violent de l'artillerie ennemie, se porta en avant avec ses agents de liaison pour chercher un chemin de défilé. Renversé deux fois par des projectiles qui blessèrent ceux qui l'accompagnaient, continua sa reconnaissance tout seul et tomba mortellement frappé.

Capitaine ANGE, 52<sup>e</sup> d'artillerie : a fait preuve le 28 août 1914, du plus grand héroïsme et d'un mépris absolu de la mort, en faisant tirer jusqu'à la dernière minute sa batterie écrasée sous le feu de l'ennemi. Tombé de son observatoire à deux reprises par suite des blessures reçues, y est remonté chaque fois et a été frappé mortellement au moment où il commandait un tir à volonté sur l'ennemi près d'enlaver la batterie.

Marschal des logis CAMUS, 52<sup>e</sup> d'artillerie : le 28 août 1914, a fait preuve de la plus grande énergie. Grièvement blessé à la tête, à la cuisse droite et à l'épaule droite, a fait tirer tous les obus de sa pièce, toutes les cartouches de mousqueton et des revolvers des servants, puis a rendu lui-même sa pièce inutilisable. A succombé à ses blessures.

Sergent BECQUIN, 48<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : très belle conduite aux combats du 29 août et du 14 septembre. A rallié sous un feu meurtrier les chasseurs de sa section et, grâce à sa belle attitude, les a ramenés à l'attaque.

Capitaine CIVATTE, 1<sup>er</sup> de marche de zouaves : officier d'une valeur exceptionnelle. A constamment donné le plus bel exemple de bravoure, d'énergie et du mépris le plus absolu du danger. Tué le 15 septembre à la tête de sa compagnie en la portant à l'attaque d'une ferme très puissamment organisée par l'ennemi.

Capitaine LUDIER, 1<sup>er</sup> zouaves de marche : officier de valeur remarquable, d'une bravoure et d'une énergie au-dessus de tout éloge. Blessé une première fois le 4 septembre 1914, a refusé de se faire évacuer. Au combat du 15 septembre, à la ferme X..., a entraîné sa compagnie avec une ardeur et un brio extraordinaires. Blessé une deuxième fois à la main, a continué à conduire son unité dans un combat d'une ardeur terrible. Est tombé mortellement blessé avec une grande partie de ses zouaves tués ou blessés autour de lui.

Capitaine LAVAUD, 68<sup>e</sup> territorial d'infanterie : depuis le début de la campagne a fait en toutes circonstances son devoir simplement et complètement. Sérieusement ma-

lade, a refusé d'être évacué pour rester avec ses hommes sur lesquels il avait la plus grande autorité. A été tué, le 25 août, au moment où d'une tranchée avancée, il vérifiait l'efficacité d'un tir de notre artillerie.

Soldat DUPUIS, 45<sup>e</sup> compagnie d'aérostiers : a repéré une batterie allemande, alors que le ballon traversé par des éclats d'obus de 130 millimètres, tomait de sept cents mètres d'altitude. Plus de quarante heures d'ascension depuis son arrivée à la 45<sup>e</sup> compagnie.

Soldat MARTIN, 45<sup>e</sup> compagnie d'aérostiers : a fait preuve de sang-froid dans la descente périlleuse du ballon atteint à sept cents mètres d'altitude par des éclats d'obus de 130 millimètres.

Sapeur mineur LEGUAY, 6<sup>e</sup> génie : un de ses camarades étant tombé asphyxié dans une galerie de mine, le 14 août 1915, s'est porté courageusement à son secours, est tombé lui-même asphyxié et est mort victime de son dévouement.

Soldat PEYRABLE, 413<sup>e</sup> d'infanterie : le 17 août 1915, un camouflet ayant enseveli trois de ses camarades, s'est porté immédiatement à leur secours : a été lui-même asphyxié et est mort victime de son dévouement.

Soldat LOTTE, 43<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : très courageux, toujours volontaire pour les missions périlleuses, est descendu spontanément par deux fois dans une galerie où l'ennemi venait de faire jouer un camouflet et a trouvé la mort en essayant de sauver ses camarades.

Ti ailleur marocain MOHAMED BEN SALEH : revenu cinq fois sur le front après blessures. Plein d'audace et de courage. Toujours volontaire pour les missions périlleuses.

Soldat ROGER, 4<sup>e</sup> zouaves : le 25 août devant le secteur de X, une reconnaissance pour laquelle il était volontaire ayant été obligée de se replier, est revenu seul pour chercher son sergent très grièvement blessé et tombé près des lignes ennemies ; l'a ramené dans nos lignes.

Sous-lieutenant ROELANDT, 2<sup>e</sup> mixte zouaves et tirailleurs : au front depuis le début des hostilités, a participé à toutes les actions auxquelles a pris part le régiment. N'a cessé de montrer en toutes circonstances le plus grand dévouement et la plus grande bravoure, dont il vient encore de donner de nouvelles preuves, en dirigeant des équipes de grenadiers du 2 au 30 août, avec une activité, une énergie et un mépris du danger remarquables, sous le bombardement intense et presque continu de l'ennemi. Trois fois cité à l'ordre du corps d'armée et de la division.

Sergent JOURDAN, 219<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier très crâne au feu, toujours volontaire pour les patrouilles. Blessé pour la troisième fois à la tête, le 26 juillet 1915, pendant qu'il exécutait un tir au créneau. Blessé une première fois le 13 août 1914, et une deuxième fois le 24 octobre 1914.

Colonel BRISSAUT-DESMALLET, commandant une brigade de chasseurs : a préparé avec un soin extrême et un grand sens d'organisation les opérations du 20 juillet au 6 août ; a fait preuve des plus belles qualités d'endurance, d'entraînement et de bravoure pendant ces opérations.

Lieutenant-colonel SEGONNE, adjoint au commandant de la 1<sup>re</sup> brigade de chasseurs : n'a cessé de se faire remarquer depuis le début de la campagne, d'abord comme chef d'état-major d'une division d'infanterie, puis comme adjoint au commandant d'une brigade ; notamment le 22 juillet, a fait preuve d'une superbe énergie dans la conduite d'une attaque contre une position ennemie formidablement défendue, et de belles qualités militaires dans l'organisation et l'exécution des attaques du 20 juillet au 6 août.

Chef d'escadron ROUSSEAU, 44<sup>e</sup> d'artillerie : a fait preuve au cours des dernières opérations, auxquelles il a pris part, d'une remarquable activité et d'un sens tactique des plus clairs, donnant en outre à tous, sous des violents bombardements, l'exemple d'un grand sang-froid et d'une superbe bravoure au feu.

Capitaine MAZADE, 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : superbe officier, déjà cité à l'ordre de la division du corps d'armée et de l'armée ; a fait preuve, du 14 au 29 juillet, d'une énergie et d'une bravoure dignes d'un héros ; entraînant ses chasseurs au chant de la Sidi

Brahim à l'assaut d'un bois et arrêté à 50 mètres de la lisière par un réseau de fils de fer, a maintenu sa ligne d'attaque pendant trente-six heures à bout portant de l'ennemi, refoulant une contre-attaque et arrasant sans cesse de grenades et de balles la ligne adverse; ne s'est replié que par ordre, émettant tous ses blessés et les corps des officiers tués; blessé lui-même, est mort de ses blessures.

Capitaine STEMMER, état-major d'une brigade de chasseurs: n'a cessé de se faire remarquer depuis le début de la campagne par sa vigueur, son énergie et sa bravoure, tant comme commandant de compagnie que comme officier d'état-major.

Capitaine VICHIER-GUERRE, 14<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: en guerre depuis trois ans, tant au Maroc que contre l'Allemagne, s'est partout signalé comme officier aussi brillant que modeste; vient à nouveau de se distinguer en conduisant brillamment sa compagnie à l'attaque et en la maintenant ensuite avec la plus grande énergie sur le terrain conquis, sous un effroyable bombardement.

Capitaine ROMAGNY, 70<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: officier superbe d'énergie, de bravoure et d'endurance; quoique blessé et privé de ses trois chefs de section, a continué à faire progresser sa compagnie sous un violent bombardement et sous les feux des mitrailleuses ennemies.

Capitaine PERRIN, 44<sup>e</sup> d'artillerie: a fait preuve des plus belles qualités militaires et techniques dans tous les combats auxquels il a pris part.

Médecin aide-major MEILLON, 54<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: au feu depuis le début de la campagne; a toujours fait preuve d'un courage et d'un entrain admirables.

Médecin aide-major RENAUD, 121<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: déjà blessé au début de la campagne, et revenu au feu, a fait preuve, de nuit comme de jour, d'un dévouement inlassable pour prodiguer des soins aux blessés de son bataillon à la suite des derniers combats.

Sous-lieutenant HERR, 359<sup>e</sup> d'infanterie: le 26 juillet, a rassemblé les fractions de trois compagnies privées de chefs, en a pris le commandement, et les a reconduites à l'attaque, conservant ensuite avec elles la position conquise malgré un violent bombardement, malgré des contre-attaques répétées, malgré des combats à la grenade, malgré tout.

Sous-lieutenant POINT, 359<sup>e</sup> d'infanterie: les 26 et 27 juillet, a commandé brillamment sa section, puis sa compagnie, donnant à tous l'exemple de la bravoure et du plus complet mépris du danger.

Adjudant REVOL, 13<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: chef de section modeste, énergique et courageux; s'est dépensé sans compter depuis le début de la campagne, a dirigé en maintes circonstances des travaux périlleux, a été tué à son poste de combat.

Adjudant BONNAUD, 15<sup>e</sup> escadron de train: sous-officier remarquable par son courage, son esprit de décision et son dévouement, ayant toujours fait preuve d'un parfait mépris du danger pour évacuer les blessés depuis la ligne de feu sur l'ambulance dont il fait partie.

Adjudant DIARD, 121<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: sous un violent bombardement, par son attitude et son énergie, a maintenu son personnel sous un feu terrible; a été grièvement blessé.

Adjudant FRADIN et sergent BERTUCAT, 54<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: ont toujours fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables; ont été grièvement blessés en entraînant leur section à l'assaut.

Sergent BONNEFOY, 54<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: remarquable sous-officier de courage calme et d'extrême énergie, a été grièvement blessé en enlevant sa section à l'assaut.

Sergent ARCHAMBAUD, 51<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: a provoqué l'admiration de tous par son courage et son sang-froid; blessé deux fois a continué à combattre, debout sous un feu violent.

Sergent EYMIN, 11<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: sous-officier d'une bravoure digne de tous éloges, s'est fait remarquer dans tous les combats depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué le 7 août 1915, s'offrant spontanément pour prendre le commandement d'une section dont le chef

était blessé, la maintenant sous une pluie de torpilles et de bombes, et par son sang-froid réussissant à arrêter deux violentes attaques en faisant subir à l'ennemi de très lourdes pertes.

Caporal GIDON, 54<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: d'un dévouement et d'un courage inlassables, a été un modèle de sang-froid dans de nombreuses patrouilles qu'il a exécutées depuis le début de la campagne; a été grièvement blessé.

Caporal PUEX, 54<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: caporal éclaireur, a toujours fait preuve de courage et de dévouement, demandant à accomplir les missions les plus périlleuses; s'est particulièrement distingué pendant les combats du 20 au 23 juillet; chargé de reconnaître une tranchée ennemie, supposée fortement occupée, y est arrivé par surprise, a tué trois de ses occupants et a continué à tirer pour permettre la rentrée de sa patrouille dans nos lignes.

## LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur:

Au grade de chevalier.

Capitaine RALLIER DU BATY, 101<sup>e</sup> d'infanterie: était capitaine au long cours au moment de la mobilisation. A demandé à servir dans l'infanterie et a rejoint le front immédiatement. Officier remarquable par son calme, son énergie et sa bravoure. A brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut du 25 septembre 1915. Est tombé très grièvement blessé.

Sous-lieutenant EVETTE, 59<sup>e</sup> d'artillerie: excellent officier qui, dans les circonstances difficiles, a fait toujours preuve du plus bel entrain et du plus grand courage. Blessé très grièvement dans la nuit du 24 au 25 septembre 1915 en faisant bravement son devoir.

Lieutenant PETIT, 54<sup>e</sup> batterie de l'A. D. 2: a fait preuve, au cours des journées du 25 au 29 septembre 1915, d'une énergie incomparable, malgré une fatigue physique extrême; a surveillé d'une façon très compétente le tir de la batterie et a su maintenir à hauteur le moral du personnel sous un bombardement violent et particulièrement intense pendant la journée du 28. A été blessé grièvement, le 29, à son poste, alors qu'il venait de prendre le commandement de la batterie.

Lieutenant NAUD, génie d'un corps d'armée: officier remarquable à tous points de vue, d'une bravoure et d'un dévouement à toute épreuve. Après avoir mis au point divers engins de tranchée, s'est prodigué de jour et de nuit pour les expérimenters lui-même sur les tranchées ennemies. Chargé de mettre sur pied une fabrication de projectiles, s'est donné corps et âme à sa tâche et a réussi, grâce à la volonté et à la ténacité dont il a fait preuve, à mener à bien sa mission en temps voulu.

Médecin-major CARRIVE, 315<sup>e</sup> d'infanterie: depuis le début de la campagne, prodigue avec un zèle et un dévouement inlassables ses soins aux malades et aux blessés, méprisant fatigues et dangers. A organisé son service le 25 septembre 1915 avec un ordre et une méthode tels qu'il a pu ramener en arrière, dans des conditions périlleuses avec les seules ressources régimentaires, un grand nombre de blessés.

Lieutenant BADAROUX, 142<sup>e</sup> d'infanterie: excellent officier à tous les points de vue. Très brillante attitude au combat du 25 septembre 1915. Grièvement atteint à la tête de sa compagnie en l'entraînant à l'assaut des lignes ennemies. Déjà blessé au début de la campagne, n'a cessé de faire preuve du plus grand courage et de la plus grande énergie.

Capitaine LEYDET, 2<sup>e</sup> d'artillerie lourde: capitaine commandant de grande valeur, aussi apprécié dans l'artillerie de campagne que dans l'artillerie lourde par sa compétence et son expérience professionnelle, a eu au feu une attitude superbe, beaucoup de calme et de sang-froid. A été blessé une première fois le 7 avril 1915 dans les tranchées de première ligne où il s'était rendu pour diriger le feu de sa batterie; blessé une deuxième fois le 23 septembre 1915 en faisant son reconnaissance en vue du déplacement en avant de sa batterie, continua, malgré ses blessures, à commander sa batte-

rie avec le même entrain et le même dévouement.

Capitaine DESANTI, 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs: lors des combats des 25 et 26 septembre 1915, a organisé une attaque dans des conditions particulièrement difficiles et a montré à cette occasion de rares qualités d'initiative, de coup d'œil et de froide bravoure, au milieu d'un tir de bombardement d'une violence exceptionnelle.

Lieutenant VALENTIN, 10<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: officier réputé pour son courage et son énergie; commandant le peloton de mitrailleuses du corps, a tenu à prendre personnellement le commandement de la section désignée pour accompagner l'assaut, est arrivé dans l'ouvrage allemand en même temps que les premiers tirailleurs.

Sous-lieutenant CHAUVEAU, 31<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: officier remarquable, déjà cité à l'ordre de l'armée, de la division et du bataillon. Le 26 septembre 1915, a pris le commandement de sa compagnie après la disparition de son capitaine. A réorganisé son unité sous le feu de l'ennemi et l'a maintenue un jour et une nuit dans une tranchée à peine ébauchée. A été blessé.

Lieutenant PRENEZ, 148<sup>e</sup> d'infanterie: au cours de la nuit du 25 au 26 septembre 1915, a organisé, dans les circonstances les plus périlleuses, une tranchée conquise. Le lendemain, sous un feu des plus violents, a entraîné très brillamment sa compagnie à l'attaque de nouvelles positions allemandes. Très belle attitude au feu. A été blessé au cours de l'action.

Capitaine GUILLEMINOT, 149<sup>e</sup> d'infanterie: commandant de compagnie, d'un calme, d'un entrain et d'un courage remarquables. Le 26 septembre 1915, a maintenu sa compagnie sous un bombardement des plus violents. A entraîné sa première vague d'attaque et a réussi à prendre pied avec elle dans la tranchée allemande.

Capitaine VASSEL, 158<sup>e</sup> d'infanterie: fait campagne depuis le début. Cité deux fois à l'ordre. Entraîné d'hommes, officier calme et brave. A pris le 25 septembre 1915, en plein combat, le commandement de son bataillon et a su, par ses dispositions judicieuses et sa ténacité, contenir un adversaire supérieur en nombre, repousser ses contre-attaques incessantes pendant les journées de combat du 25 au 29 septembre.

Capitaine RECOING, 315<sup>e</sup> d'infanterie: le 25 septembre 1915 a magnifiquement entraîné ses hommes à l'assaut d'un village fortement occupé et organisé. Sa compagnie ayant atteint le réseau de fils de fer et ne pouvant plus avancer, il a maintenu accrochés au terrain, sous un feu violent et malgré des pertes sensibles, jusqu'au moment où lui-même a été blessé. Officier de valeur et de devoir, ayant su conquérir la confiance de sa troupe par son beau caractère de soldat.

Chef de bataillon CHALLIE, 109<sup>e</sup> d'infanterie: chef de bataillon extrêmement énergique, ayant un remarquable ascendant sur sa troupe. A été grièvement blessé en chargeant à la tête de son bataillon sur une tranchée allemande le 28 septembre 1915.

Lieutenant GUYOT, 109<sup>e</sup> rég d'infanterie: commandant de compagnie énergique, d'un allant remarquable. Blessé très grièvement le 25 septembre 1915 en enlevant sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes.

Capitaine VARIN, 54<sup>e</sup> d'infanterie: au front depuis le début des hostilités, a supporté vaillamment toutes les fatigues de la campagne, faisant preuve en toutes circonstances de belles qualités militaires. Atteint de deux blessures le 25 septembre 1915, est resté pendant six jours de combat à la tête du bataillon qu'il commandait provisoirement.

Capitaine DETANTE, 67<sup>e</sup> d'infanterie: officier d'une valeur éprouvée, s'est trouvé mêlé aux affaires les plus chaudes auxquelles le régiment a pris part et s'est fait chaque fois remarquer par son absolu mépris du danger. Très modeste, est néanmoins connu de tout le régiment pour son courage incontesté.

Adjudant-chef KRIZEK, 106<sup>e</sup> d'infanterie: brillante conduite au feu particulièrement le 29 septembre 1915 où, grâce à son énergie et à son courage, il a maintenu sa section sous un feu intense et a réussi à arrêter une contre-attaque allemande à laquelle il a infligé de fortes pertes. Modèle d'énergie et de bravoure.

Capitaine BOUXIN, 132<sup>e</sup> d'infanterie: brillante conduite dans les nombreux combats,

auxquels il a assisté. Le 27 septembre 1915, a vaillamment entraîné sa compagnie jusqu'au réseau de fils de fer ennemi et l'y a maintenu sous le feu le plus violent. A pris le commandement de son bataillon dont le chef avait été blessé et l'a énergiquement commandé.

Capitaine YON, état-major d'une division: a parfaitement secondé le commandement dans la préparation et l'exécution des attaques du 25 septembre au 30 septembre 1915. Pendant ces journées d'opérations, a exécuté des reconnaissances périlleuses à faible distance des positions ennemies. A eu un cheval blessé sous lui.

Sous-lieutenant BOUVIER, 46<sup>e</sup> d'artillerie: jeune officier d'un rare mérite et d'une bravoure exceptionnelle. S'est déjà distingué dans de nombreuses affaires. A pris part avec une batterie aux combats des 29, 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre 1915. Installé très près des tranchées ennemies, a effectué de nombreux tirs sous un feu violent de mousqueterie et de mitrailleuses. Titres tout à fait exceptionnels.

Médecin aide-major KELLE: blessé le 30 septembre 1915 par un éclat d'obus, s'est occupé d'abord de ses hommes tués ou blessés par le même obus et a repris lui-même la tête de son groupe de brancardiers pour la conduire en bon ordre au point de rassemblement indiqué.

Capitaine WELVERT, 40<sup>e</sup> d'artillerie: jeune officier, très remarquable à tous points de vue, s'est très signalé par ses aptitudes variées au cours de ses campagnes au Maroc. Parait capitaine commandant. Blessé légèrement trois fois dans les premiers mois de la guerre, a été blessé de nouveau le 27 septembre 1915 à son poste d'observation qu'il avait porté en avant de l'infanterie pour mieux régler son tir.

Sous-lieutenant BUIRON, 3<sup>e</sup> génie: s'est toujours fait remarquer par son dévouement et son courage, donnant à tous l'exemple des plus belles vertus militaires. Très grièvement blessé le 2 octobre 1915 au cours d'une reconnaissance exécutée dans un secteur récemment conquis à l'ennemi.

Sous-lieutenant LESPINASSE, génie d'une division d'infanterie: officier d'une bravoure calme et réfléchie, d'un sang-froid admirable. A rendu les plus grands services par son habitude des travaux, sa valeur technique et son ascendant sur ses hommes. Très grièvement blessé le 21 septembre 1915 d'une balle à la tête, en étudiant la trace d'une piste d'artillerie à travers les lignes ennemies conquises, malgré le tir d'une mitrailleuse isolée qui gênait ses travailleurs.

Capitaine BOSSARD, 54<sup>e</sup> d'infanterie: officier d'une très belle énergie. Déjà blessé le 19 mars 1915 et revenu au front à peine guéri, a été blessé grièvement de nouveau, le 27 septembre 1915, alors qu'il parcourait le front de son bataillon pour encourager ses hommes exposés à un feu violent d'infanterie.

Capitaine BOUQUIN, 46<sup>e</sup> d'artillerie: a installé sa batterie et l'a tenue en position pendant cinq jours (du 21 au 26 septembre 1915) à 1.000 mètres des lignes ennemies. Pendant les journées des 27 et 28 septembre, a pris position à 1.500 mètres des premières lignes et est demeuré lui-même à son poste d'observation en avant des tranchées de première ligne, à 50 mètres des réseaux ennemis pour assurer le réglage de ses tirs. Blessé le 29 septembre 1915.

Capitaine DUMONT, 25<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: s'est fait remarquer depuis le début de la campagne par son calme, son sang-froid, son beau mépris du danger, en particulier aux journées des 27 et 28 septembre 1915, où il a fait progresser sa compagnie sur un terrain découvert entièrement battu. A organisé une position sous un feu violent.

Capitaine DE LA LAURENCIE, 29<sup>e</sup> bataillon de chasseurs: officier d'une haute valeur morale, remarquable par son courage et son sang-froid. Blessé deux fois, a rejoint chaque fois sans être guéri. S'est encore distingué pendant les journées du 25 au 29 septembre.

Capitaine HAPACHE, 37<sup>e</sup> d'artillerie: officier des plus distingués, plein de sang-froid et de jugement, d'une bravoure éprouvée. Est resté le dernier de sa batterie pour diriger le mouvement de celle-ci alors qu'elle était soumise à un bombardement qui blessait plusieurs hommes et plusieurs chevaux. Cité deux fois à l'ordre de l'armée.

Chef de bataillon ANDRILLON, 83<sup>e</sup> d'infanterie: excellent officier supérieur qui a fait de son bataillon une unité de guerre de tout premier ordre et qui, le 25 septembre 1915, l'a conduit dans un élan magnétique à l'assaut des tranchées ennemies dans lesquelles il a pénétré.

Capitaine AMÉ DE SAINT-DIDIER, 59<sup>e</sup> d'infanterie: depuis le début de la campagne, s'est toujours distingué par sa bravoure et son énergie. Le 25 septembre 1915, a entraîné sa compagnie à l'assaut avec un élan superbe; est resté jusqu'à la nuit avec quelques hommes contre le parapet de la tranchée allemande, donnant le plus bel exemple de courage et de ténacité.

Lieutenant PATOUREAU, 59<sup>e</sup> d'infanterie: blessé le 10 mai 1915, et revenu sur le front, a pris le commandement d'une compagnie peu de jours avant les attaques. A su communiquer à ses hommes l'ardeur qu'il animait, élever leur courage par sa parole et son attitude; jusqu'au moment de l'assaut, puis, partant en tête des premières fractions de son unité, a déterminé leur élan et a été très grièvement blessé avant d'atteindre les tranchées ennemies (le 25 septembre 1915).

Sous-lieutenant SUBRA, 83<sup>e</sup> d'infanterie: s'est conduit en brave le 25 septembre 1915 en tenant tête aux contre-attaques violentes des Allemands dans l'ouvrage qu'il avait conquis. Très bon officier.

Lieutenant POTEL, 2<sup>e</sup> d'artillerie lourde: quoique libéré de toute obligation militaire, a repris du service à l'âge de 60 ans et a sollicité son départ sur le front, où il a, sans cesse, fait preuve de sang-froid d'intelligence et du plus complet mépris du danger dans les fonctions d'observateur. Le 10 avril 1915, s'est spontanément porté à l'observatoire où le lieutenant en premier de la batterie venait d'être mortellement blessé pour le remplacer, parcourant ainsi trois kilomètres sous un feu intense. Le 26 septembre 1915, a, avec une cranerie et un courage admirables, commandé le mouvement en avant de sa batterie. Arrêté seulement par le feu des mitrailleuses ennemies, il l'a, sur l'ordre de ses chefs, ramené en arrière sous un feu violent d'artillerie d'un ordre parfait.

Sous-lieutenant MASCIAC, 2<sup>e</sup> génie: a donné en toutes circonstances les preuves d'un courage, d'une énergie, d'une volonté extraordinaires. A l'attaque du 25 septembre 1915, s'est lancé à la tête de sa section à l'assaut des tranchées allemandes. Dès l'occupation de celles-ci a organisé le terrain conquis, maintenant ses hommes au travail sous un feu violent. S'est replié le dernier de tous à une heure avancée de la nuit.

Médecin-major HORNUS, Maroc: seize ans de services, six campagnes, une citation. A contracté une grave affection dans le service.

Capitaine SENEGAS, 126<sup>e</sup> territorial: a dirigé pendant vingt-sept heures, avec la plus grande énergie, la résistance de sa compagnie cernée par un ennemi mordant, six fois supérieur en nombre et a reçu deux blessures. (Croix de guerre).

Capitaine SCHILT, sapeurs-pompiers de Paris: s'est distingué par une compétence technique de premier ordre dans la constitution d'un matériel spécial destiné aux armées. A déployé une intelligente activité et un zèle constant dans la formation et l'instruction du personnel chargé de la mise en œuvre de ce matériel, et a contribué par une action personnelle continue à en assurer le bon fonctionnement aux armées.

Capitaine CHENARD, 64<sup>e</sup> d'infanterie: s'est conduit en toutes circonstances d'une façon admirable. Malade et évacué, a rejoint le régiment sans passer par le dépôt pour prendre part à l'attaque. Le 25 septembre 1915, a enlevé sa compagnie à l'assaut avec une vigueur et une bravoure remarquables. Est tombé grièvement blessé contre les fils de fer allemands.

Sous-lieutenant QUÉLIN, 226<sup>e</sup> d'infanterie: a enlevé brillamment sa section à l'attaque d'une tranchée allemande, le 28 septembre 1915. Grièvement blessé a été amputé du bras droit.

Capitaine BLANC, 52<sup>e</sup> d'artillerie: commandant une batterie de tranchées pendant les opérations, du 25 au 28 septembre 1915, a organisé ses positions, préparé et exécuté ses tirs, de la manière la plus habile et la plus efficace. A constamment montré une infati-

gable ardeur, un courage froid et tenace, et a obtenu de sa batterie, parfaitement entraînée et très courageuse, le meilleur rendement. A pris ainsi, une part très importante à la préparation du franchissement de plusieurs lignes ennemies opérée par nos troupes.

Lieutenant KAPLAN, 21<sup>e</sup> d'artillerie: volontaire pour assurer la liaison entre l'infanterie qui montait à l'assaut et l'artillerie. N'a cessé de renseigner continuellement le commandement. S'est porté sur les points les plus dangereux de la 1<sup>re</sup> ligne pour régler les tirs d'artillerie. Officier du plus grand courage toujours sur la brèche depuis le début de la campagne, n'a jamais hésité à réclamer les missions les plus délicates qu'il a toujours remplies avec intelligence et succès. S'était déjà distingué précédemment.

Chef de bataillon AUDIBERT, 50<sup>e</sup> d'infanterie: officier supérieur d'une bravoure exceptionnelle. A conduit remarquablement son bataillon les 25 et 26 septembre 1915. A conduit l'attaque d'un ouvrage ennemi qu'il a enlevé. A été blessé en poussant au delà des lignes ennemies.

Capitaine HERAULT, 50<sup>e</sup> d'infanterie: déjà ancien de services. S'est acquis de nouveaux titres au cours des journées des 25 et 26 septembre 1915 par la façon remarquable avec laquelle il a conduit sa compagnie de mitrailleuses, qui poussée audacieusement sur la première ligne allemande conquise a permis d'arrêter toutes les contre-attaques adverses.

Capitaine LUREAU, 107<sup>e</sup> d'infanterie: blessé une première fois et revenu au front incomplètement guéri. S'est occupé avec un sens tactique très sûr, malgré la fatigue que lui causait sa blessure, de l'emploi de ses mitrailleuses. Le 26 septembre 1915 est parti à l'assaut avec une de ses sections et a été de nouveau blessé.

## MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire:

Soldat ROUSSEL, 272<sup>e</sup> d'infanterie: dans la contre-attaque faite le 17 juillet 1915, a fait preuve d'une bravoure, d'un courage et d'un sang-froid tout à fait remarquables. Aux prises avec les Allemands dans les boyaux et tranchées, les fit reculer à coups de p-lards et de grenades, en a tué beaucoup de sa main, puis montant sur le parapet a continué la lutte et a contribué à enrayer l'attaque ennemie.

Sergent MONNIER, 223<sup>e</sup> d'infanterie: sergent patrouilleur, cité à l'ordre de la division après l'attaque du 19-20 juin 1915, s'est encore distingué les 22 et 23 juillet en allant reconnaître un ouvrage fortement occupé après avoir traversé les réseaux à emmets. Dans la nuit du 25-26 a été très grièvement blessé en allant reconnaître une patrouille allemande qui menaçait nos travailleurs.

Sergent MARLIN, 99<sup>e</sup> d'infanterie, groupe cycliste d'une division de cavalerie: sous-officier d'un entrain incomparable, déjà blessé le 25 août 1914, est revenu au front. Au combat du 21 juillet 1915 a franchi avec son escouade sous un tir de barrage effrayant, une barricade fortement tenue par l'ennemi, a fait une vingtaine de prisonniers et a résisté à trois violentes contre-attaques d'un détachement ennemi triple en nombre.

Adjudant COTE, 2<sup>e</sup> d'infanterie: sous-officier modèle d'une énergie et d'un courage à toute épreuve, a brillamment entraîné sa section à l'attaque malgré un tir de barrage d'une violence extrême.

Adjudant-chef PRIMEVERT, 23<sup>e</sup> d'infanterie: a enlevé avec la plus grande bravoure sa section à l'attaque de la position ennemie et l'a dirigée irrésistiblement sur les objectifs assignés, malgré un bombardement extrêmement violent et les nombreuses défenses accessoires non détruites.

Sergent BAILLE, 23<sup>e</sup> d'infanterie: blessé dès le début de l'action par un éclat d'obus, a refusé de se laisser panser, a continué à diriger sa demi-section avec beaucoup de courage et ce n'est qu'après s'être installé sur la position qui lui avait été fixée qu'il a consenti à se laisser soigner. Ne s'est présenté que vingt-quatre heures après au poste de secours, après avoir assuré l'exécution complète des ordres qui lui avaient été donnés. Déjà blessé le 25 août 1914.

**Brigadier LAFFONT**, 12<sup>e</sup> chasseurs : s'était déjà signalé par son audace en allant s'installer seul, comme observateur à quelques pas des tranchées ennemies, dans un trou d'obus dont les occupants venaient d'être blessés par une vive fusillade. Un mois après grièvement blessé, et amputé immédiatement d'une jambe, a donné le plus bel exemple de fermeté d'âme et d'esprit de sacrifice.

**Maitre pointeur ROUSSEAU**, 31<sup>e</sup> d'artillerie : pointeur d'une pièce, a eu une belle conduite sous un feu des plus violents où il a produit un travail intense et a été blessé.

**Maitre pointeur SURCIN**, 44<sup>e</sup> d'artillerie : pointeur d'une pièce a eu une belle conduite sous un feu des plus violents où il a produit un travail intense.

**Sergent GIRAUD**, 16<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier, modèle d'énergie pour ses hommes. Blessé pour la troisième fois depuis le début de la campagne. Toujours à son poste de combat.

**Adjudant BAROUILLET**, groupe cycliste d'une division de cavalerie : personnifie l'audace. Répand autour de lui la confiance et le courage. Jeune et vigoureux, aimant le danger ; le 26 juillet 1915, au cours d'une opération de nuit, a assuré avec une grande habileté et une audace déconcertante une liaison étroite entre deux pelotons éloignés à travers une prairie très éclairée par la lune et balayée par un feu violent d'infanterie.

**Adjudant AUCLAIR**, groupe cycliste d'une division de cavalerie : chef des grenadiers du groupe cycliste a su inculquer à ses chasseurs ses propres qualités de sang-froid, de courage et d'habileté. Au cours d'une opération de nuit, le 26 juillet 1915 a eus sous le feu une attitude des plus vaillantes. Grièvement blessé au visage, a eu deux doigts de la main emportés.

**Chasseur CHASSAING**, 28<sup>e</sup> bataillon alpin : s'est porté au secours de son capitaine mortellement blessé. Se voyant seul pour le secourir, s'est écrié : « Allons, venez m'aider à emporter le capitaine, tant pis si nous nous faisons tuer ; les officiers le font et valent mieux que nous ». Est, depuis le début de la campagne, un modèle de courage pour les chasseurs de la compagnie. Fait preuve du plus grand mépris du danger.

**Aspirant BRÉGUET**, 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins : au cours d'un violent bombardement de sa tranchée, n'a cessé d'encourager ses hommes ; a été très grièvement blessé à son poste. A montré au poste de secours le plus grand courage et la plus ferme énergie dans la souffrance, donnant aux autres blessés un très bel exemple.

**Aspirant CHOLLIER**, 28<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins : quoique blessé, a placé sa section dans la tranchée qui venait d'être enlevée à l'ennemi. N'a quitté la ligne qu'après avoir passé d'une façon parfaite le commandement de sa section. A déjà une citation à l'ordre de l'armée. Sous-officier courageux, brillant chef de section.

**Adjudant GAILLARD**, 106<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : a brillamment entraîné sa section à l'assaut des tranchées allemandes ; a fait preuve de la plus grande énergie et a été blessé en poussant ses hommes en avant au moment où, sous un feu très violent, ils venaient de s'arrêter.

**Chasseur HALOTEL**, 114<sup>e</sup> bataillon : blessé grièvement au début de la guerre. Au combat du 22 juillet 1915, a sauté dans une tranchée allemande où il a tué à coups de grenades trois ennemis qui tentaient de se défendre. A pris ensuite le commandement de son escouade et l'a dirigée avec entente et énergie jusqu'à la fin de l'action.

**Sergent LECLINCHÉ**, 120<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : blessé en allant sous le feu relever des chasseurs tombés en avant de la tranchée. Avait déjà ramené ou contribué à ramener les jours précédents dans la tranchée une dizaine de blessés.

**Adjudant VIALLET**, 70<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : excellent sous-officier ; est tombé grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut. A donné l'exemple du plus beau courage.

**Soldat VANEY**, 43<sup>e</sup> territorial d'infanterie : très bon soldat, très courageux ; a été blessé une première fois le 22 juin 1915 ; a demandé à ne pas être évacué et a continué à faire son service ; a été très grièvement blessé le 24 juillet, faisant partie d'une colonne d'attaque.

**Médecin auxiliaire SUREAU**, 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : plein d'une ardeur juvénile,

remplit ses fonctions de médecin auxiliaire avec entrain ; il donne sans cesse l'exemple du sang-froid, du courage et du mépris du danger. Le 21 juillet 1915, sous un feu violent de mousqueterie, n'hésite pas à traverser une zone battue pour donner ses soins à trois chasseurs blessés d'une autre unité. Les a pansés sur la ligne et a pu ramener l'un d'eux grièvement blessé.

**Adjudant-chef BONNEVART**, 99<sup>e</sup> d'infanterie : excellent sous-officier, s'est toujours parfaitement conduit depuis le début des hostilités. Au combat du 24 juillet 1915, a brillamment entraîné sa section en avant ; a essayé avec une rare énergie de détruire les défenses accessoires de la position ennemie. Blessé grièvement au cours de cette affaire, a cependant continué à avancer et a été une deuxième fois aussi dangereusement atteint.

**Sergent GIROUD**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier d'une bravoure à toute épreuve, a entraîné sa demi-section, sous un feu d'artillerie terrible, à l'assaut des positions ennemies, et, malgré la perte de son chef et de plusieurs gradés et hommes, est parvenu à l'objectif définitif et s'y est maintenu en dépit de toutes les tentatives faites pour le reprendre.

**Sergent SERS**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : blessé très grièvement au moment où, sa demi-section étant soumise à un bombardement effroyable, qui lui avait fait subir des pertes sérieuses, il maintenait ses hommes avec un grand sang-froid et un remarquable mépris du danger.

**Sergent MAZILLER**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : sergent très sérieux et courageux, a été assez grièvement blessé au moment où, étant sorti de la tranchée, il remontait le moral de ses hommes pour les entraîner avec lui à l'assaut des tranchées ennemies.

**Adjudant SAILLARD**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : a, le 24 juillet 1915, entraîné sa section à l'assaut des tranchées allemandes avec un courage superbe. Est rentré dans un ouvrage ennemi et a fait de nombreux prisonniers. Blessé grièvement, ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie. S'était déjà distingué le 9 juillet 1915 en maintenant sa section sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

**Adjudant VIALLET**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : a maintenu sa section sous un feu écrasant, a été blessé au moment où il s'élançait de la parallèle de départ et a demandé à ne pas être évacué avant que tous les autres blessés de sa compagnie aient été pansés et évacués.

**Adjudant TRÉPOT**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier d'une modestie égale à son courage héroïque. Blessé à l'arcade sourcillière en entraînant sa section à l'assaut des tranchées ennemies et le sang l'aveuglant, a fait un pansement sommaire avec un mouchoir ; a continué à combattre comme un forcené jusqu'à ce que la position soit enlevée ; a été de nouveau blessé à l'épaule en aménageant la tranchée de résistance.

**Adjudant RÉMONDIN**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : a magnifiquement enlevé sa section au signal convenu pour l'attaque et, d'un seul bond, lui a fait franchir près de trois cents mètres, traversant les défenses accessoires ennemies, enlevant deux lignes de tranchées et s'installant au cœur même d'un village occupé par l'ennemi dans un groupe de maisons qu'il organisa défensivement.

**Sergent BOULANGER**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : très brillante conduite à l'attaque du 24 juillet 1915 ; a entraîné vigoureusement ses hommes vers l'objectif indiqué et a procédé avec décision et coup d'œil à l'organisation de la position conquise.

**Sergent MOYRET**, 23<sup>e</sup> d'infanterie : sous-officier très énergique ; a entraîné ses hommes à l'assaut d'une tranchée allemande avec le plus grand courage malgré un bombardement très violent et des feux de mitrailleuses.

**Sergent LONGCHAMP**, 223<sup>e</sup> d'infanterie : au cours du bombardement de la nuit du 22 au 23 juillet 1915, et alors qu'il circulait dans la tranchée pour encourager ses hommes, fut atteint très grièvement par plusieurs éclats d'obus ; ne céda son commandement que lorsqu'il fut à bout de forces.

**Caporal BADEZ**, 223<sup>e</sup> d'infanterie : dans la soirée du 15 juillet 1915, commandant provisoirement une section de mitrailleuses dans une tranchée qui venait de subir un bombardement extrêmement violent, a fait preuve

d'un sang-froid et d'une énergie exceptionnels en ouvrant le feu sur un bataillon ennemi qui s'avancait en colonne, tambours et fifres en tête, à l'attaque de nos tranchées. Blessé, est resté à son poste ; a dégagé ses pièces enterrées par les obus, les a démontées et réparées et a pu ouvrir le feu à nouveau au cours d'une nouvelle attaque exécutée au petit jour.

**Adjudant BIET**, 26<sup>e</sup> d'infanterie : s'est brillamment conduit à l'attaque du 14-15 août 1914. A l'attaque du 23 août, a montré les mêmes qualités de courage et d'entrain, coopérant dans une large mesure au succès de l'attaque de sa compagnie dont tous les officiers furent tués. A reçu au cours de ce combat une blessure très grave.

**Adjudant BODET**, 37<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve en toutes circonstances d'une bravoure et d'un dévouement remarquables, notamment le 10 juillet 1915, au cours d'un violent combat de plusieurs jours. Chargé d'assurer le ravitaillement en munitions d'une ligne avancée, dont les communications avec l'arrière étaient violemment bombardées par l'ennemi, a accompli sa mission avec un courage digne d'éloges et a été grièvement blessé.

**Sergent MARET**, 36<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : le 10 juillet 1915, grâce à son remarquable sang-froid, a maintenu ses hommes sous un feu intense de l'ennemi. Blessé une première fois, est resté à la tête de ses hommes et ne s'est retiré qu'après une deuxième et très grave blessure.

**Caporal FAVRE**, 36<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : le 10 juillet 1915, s'est dépensé sans ménagements avec son courage et son entrain habituels. Blessé une première fois, est resté à la tête de ses hommes. Ne s'est retiré qu'à la suite d'une deuxième et très grave blessure.

**Soldat GUIRAUD**, 37<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : est resté sur le front du 26 septembre 1914 au 2 mars 1916 ; s'est fait remarquer pour sa belle tenue au feu au cours de quatre combats assez vifs livrés dans les Vosges. Le 1<sup>er</sup> mars, au cours du dernier assaut livré par sa compagnie, regut par balle une grave blessure à l'épaule qui provoqua son évacuation.

**Adjudant DENIS**, 36<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : les 12 et 13 juillet 1915, au cours de violentes attaques ennemies, a maintenu sa section sous un feu intense, grâce à sa remarquable énergie et au grand ascendant qu'il exerce sur ses hommes. A donné l'exemple du courage et de l'entrain en coopérant personnellement par le jet de grenades à la défense de la tranchée qu'il occupait.

**Soldat DARD**, 36<sup>e</sup> d'infanterie coloniale : le 10 juillet 1915, a entraîné vigoureusement ses camarades à l'attaque et a été très grièvement blessé en se jetant devant son lieutenant pour le protéger des balles ennemies.

**Adjudant-chef ROYBIER**, 5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : chef de section remarquable. A toujours donné les plus belles preuves de courage et de dévouement. Le 18 juin 1915, a brillamment enlevé sa section sous une grêle de balles, a eu son sabre brisé dans sa main, son képi traversé. Blessé au cours de l'assaut, n'a consenti à se laisser panser que plusieurs heures plus tard, après avoir passé le commandement de sa section.

**Adjudant BARES**, 24<sup>e</sup> bataillon de chasseurs : A entraîné à trois reprises différentes sa section à l'assaut. A fait preuve de sang-froid et de belles qualités militaires pour défendre le terrain conquis. A été grièvement blessé. Rapporté dans nos lignes, a répondu à son commandant que, s'il mourait, il ne le regretterait pas, car ce serait pour la France.

**Sergent PASCOT**, 2<sup>e</sup> génie : le 28 juillet 1915, agissant comme chef de chantier à l'organisation des lèvres d'un entonnoir produit par un fourneau français, a fait preuve de belles qualités d'énergie et de sang-froid ; donnant l'exemple à ses hommes, a placé un créneau lui-même sous une projection intense de bombes ennemies ; a été grièvement blessé au cours de ce travail et est menacé de perdre un œil des suites d'une blessure. A toujours fait preuve depuis le début de la campagne de solides qualités militaires et de connaissances techniques complètes. Déjà cité à l'ordre de la division.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7<sup>e</sup>.